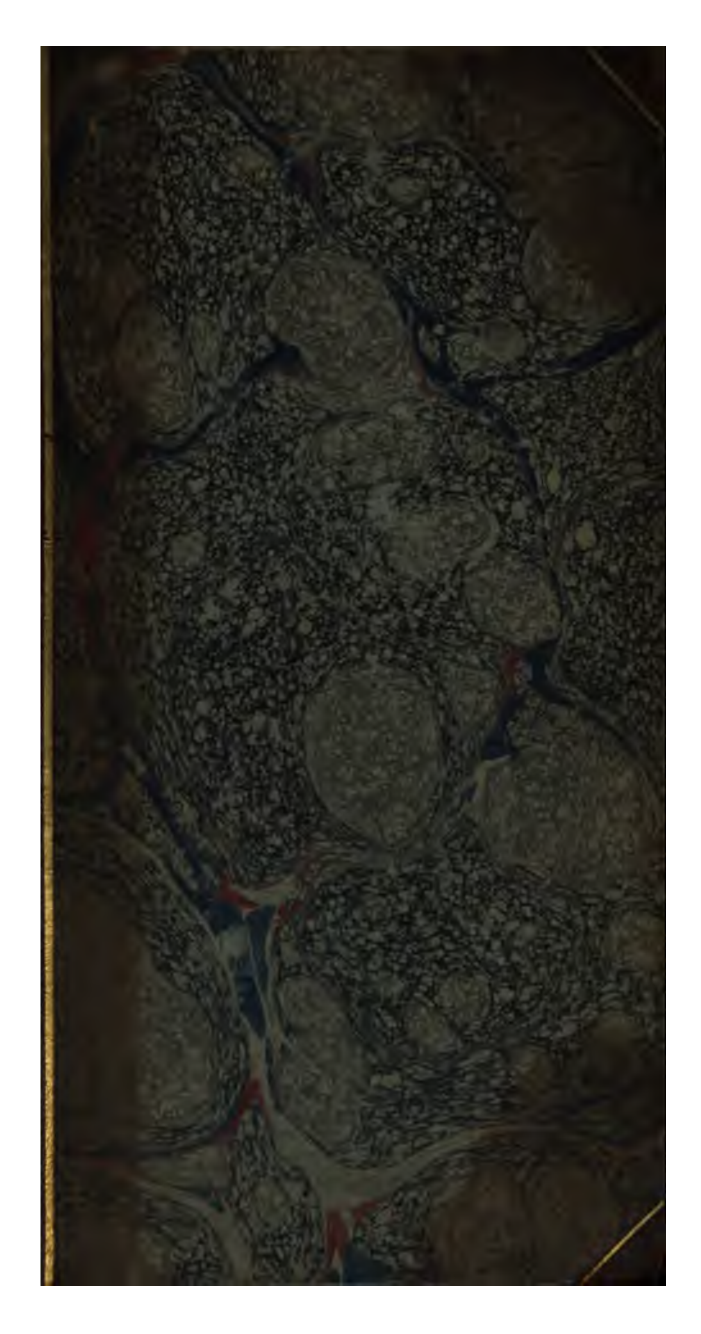




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-DEUXIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII,

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve ; et ce nombre serait encore plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que *Louis XII* avait pour son peuple ; on excusera les grandes fautes de *François I* en faveur des arts et des sciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV*, qui conquit son héritage à force de vaincre et de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV*, qui a protégé les arts que *François I* avait fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois sont les conquérans, mais plus approchans des pre-

A 2



miers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moſcovie ; de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois ; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils se sont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins et qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires et quelques défaites; ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? ce prince meurt; on prend après lui des mesures toutes différentes; on oublie et les intrigues de sa cour, et ses maîtresses, et ses ministres, et ses généraux, et ses guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a signé des milliers de traités, et donné autant de batailles; les belles ou infames actions sont



innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de *Charles XII* roi de Suède à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce prince et son rival *Pierre Alexiowitz*, beaucoup plus grand-homme que lui, n'avaient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singulieurs qui eussent paru depuis plus de vingt siècles. Mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, si ce livre leur tombe par hasard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain qui, en lisant la vie de *Charles XII*, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le souverain qui pût dire : J'ai plus de courage et de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste ; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII* ? Que si avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi

a été si malheureux, que devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de ressources?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de *Charles XII* et de *Pierre le grand*, empereur de Moscovie, et qui, s'étant retirées dans un pays libre long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. M. *Fabrice*, qui a vécu sept années dans la familiarité de *Charles XII*, M. de *Fierville*, envoyé de France, M. de *Villelongue*, colonel au service de Suède, M. *Poniatowski* même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de *Charles XII*. Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers suédois et moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728, cessent déjà de l'être aujourd'hui



(en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaise est mieux disciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de *Retz* prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de *Louis XIV* dirait : Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV* ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de *Charles-Quint*, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell* que les moines et les *monsignori*, dont Rome est peuplée, ressemblent aux *Scipions*. Je ne sais si les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme : il était brave un tel jour ; il faudrait dire, en parlant d'une nation : elle paraissait telle sous un tel gouvernement et en telle année.

Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréa-

bles, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur, que l'histoire est un témoin et non un flatteur, et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

LETTRE

A M. LE MARECHAL DE SCHULLEMBOURG, GENERAL DES VENITIENS.

A la Haye, le 15 septembre 1740.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par un courrier de M. l'ambassadeur de France, le journal de vos compagnes de 1703 et 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *César: Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un bienfait me rendra très-intéressé, et attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me com-



muniquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII*. J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement ; il eſt d'un officier ſuédois, nommé M. *Adlerfeld* : l'auteur me paraît très-inſtruit et auſſi exact qu'on peut l'être ; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup ; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, et je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vu avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, et ſur-tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'oſais plus croire que M. de *Guiſcard*, ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII* à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui ſervit tant à la dépoſition du roi *Auguſte*, s'oppoſa en ſecret à l'élection du roi *Staniſlas* ; j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII*. Le ſieur

de *la Motraye* m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison ; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de M. *Adlerfeld*.

J'y trouve aussi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguste* qu'il avait détrôné, et qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguste* et le roi *Stanislas* se rencontrèrent à sa cour et se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que *Charles XII* rendit à *Auguste* à Dresde, en quittant ses Etats, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. *Adlerfeld*.

« Quant au sieur de *la Motraye*, qui s'est » ingéré de critiquer M. de *Voltaire*, la lecture » de ses mémoires ne servira qu'à le confondre » et à lui faire remarquer ses propres erreurs, » qui sont en bien plus grand nombre que » celles qu'il attribue à son adversaire. »

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes suédoises et moscovites à la célèbre bataille de Narva ; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous savez, est le père de la vérité ; je ne sais même si on peut jamais espérer de



la savoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. *Adlerfeld* n'est point d'accord avec vous, Monsieur, du sujet de votre admirable passage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout savoir, que l'officier suédois qui n'en a pu savoir qu'une partie.

Je réformerai mon histoire sur les mémoires de votre excellence et sur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'histoire suédoise de *Charles XII*, écrite par M. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vu les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux. J'estimerai son zèle pour son maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; mais moi qui n'ai songé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII* à Bender, son obstination à rester dix mois au lit, et beaucoup de ses démarches après la malheureuse bataille de Pultava, me paraissent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'histoire utile, c'est, ce me semble, en fesant remarquer le bien et le mal que les rois ont faits aux hommes. Je crois, par exemple, que si *Charles XII*, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moscovites, détrôné son ennemi *Auguste*, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar

qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du Nord ; s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts et le commerce dans sa patrie, il aurait *été* alors véritablement un grand-homme ; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il *eût été* à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que *Pierre le grand* eût été quelquefois moins cruel, et *Charles XII* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un et à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, et qui veut être, en un mot, un sage sur le trône : voilà mon héros, Monsieur. Ne croyez pas que ce soit un être de raison ; ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous ; vous verrez si elle me démentira ; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de M. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon : lundi 3 avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, et les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient

dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre et innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cents prisonniers périrent de froid et de faim ? Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, M. le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire ? Je vois que M. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstadt, le maréchal *Renschild* fit massacrer de sang-froid douze ou quinze cents moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que six cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur ; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse : ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de *Charles XII* en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un

fecrétaire bien des chofes, qui ferviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eft à vous, Monfieur, à lui donner des inftructions, en récompenfe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je fuis, avec les fentimens de la plus ref-pectueufe eftime, et avec des vœux fincères pour la confervation d'une vie que vous avez fi fouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéiffant ferviteur, V.

En finiffant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction françaife de l'hiftoire de Charles XII, écrite en fuédois par M. Norberg; ce fera pour moi une nouvelle palette (*) dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.

(*) La palette n'a pu fervir. On fait que l'hiftoire de *Charles XII* par *Norberg* n'eft, jufqu'en 1709, qu'un amas indigefte de faits mal rapportés, et depuis 1709 qu'une copie de l'hiftoire compofée par M. de *Voltaire*.

LETTRE

A M. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède CHARLES XII, *et auteur d'une histoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre histoire de *Charles XII*, on vous adresse quelques justes plaintes, et sur la manière dont vous traitez cette histoire, et sur celle dont vous en usez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*, regarde sur-tout les vérités inutiles. Daignez vous souvenir de ce passage de la préface de l'histoire de M. de *Voltaire*. *L'histoire d'un prince*, dit-il, *n'est pas tout ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchisme qu'on enseignait à *Charles XII*, et qui apprendront avec plaisir qu'en 1693 le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, et autres personnages très-estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ses triomphes et à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe

l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, et qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'égliſe de St Nicolas; que les ſiéges étaient couverts de bleu les jours de ſermon; qu'ils étaient, les uns de chêne et les autres de noyer; et qu'au lieu de luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un très-bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, et que le carreau était blanc et noir.

Nous voulons croire encore qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui ſervit au couronnement de *Charles XII*; de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin; ſi c'était du drap rouge ou du drap bleu que l'égliſe était tendue, et de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure *Charles XII* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge preſcrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi; quelles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ſes alliés, ſon gouvernement, ſes défauts et ſes reſſources.



Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. *Adlerfeld*; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point ainsi à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des repliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre*; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* et *Tacite* ont écrit l'histoire romaine. Il y a mille journalistes; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

" J'aime la vérité, et je n'ai d'autre but et „ d'autre intérêt que de la connaître. Les „ endroits de mon histoire de *Charles XII*, où „ je me serai trompé, seront changés. Il est „ très-naturel que M. *Norberg*, suédois, et „ témoin oculaire, ait été mieux instruit que „ moi étranger. Je me réformerai sur ses mé„ moires; j'aurai le plaisir de me corriger. "

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse M. de *Voltaire* parlait de vous, et avec quelle déférence il attendait votre ouvrage; quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous

n'avez pas eu grand commerce, et même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre préface que l'histoire donnée par M. de *Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, et qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaise. Vous ajoutez ensuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archimenteur*.

Pour donner des preuves de cette supposition si flatteuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contusion, un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de *Voltaire* n'ait fidellement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante; vous devez savoir qu'il a été le seul écrivain qui ait osé affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes seulement. Tous les autres historiens lui en donnaient vingt mille; ils disaient ce qui était vraisemblable, et M. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article im-

portant. Cependant vous l'appelez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au siége de Thorn ; et vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-seulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de *Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand-seigneur à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

« Nous sultan bassa, au roi *Charles XII* par » la grâce de DIEU, roi de Suède et des Goths, » salut, etc. »

Vous qui avez été chez les Turcs, et qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel empereur turc s'est jamais intitulé *sultan bassa* ? quelle lettre du divan a jamais ainsi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille ? Quelle lettre du grand-seigneur a jamais fini par ces expressions, *à la garde de* DIEU ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Constantinople, datée de l'année de la création, et non pas de

l'année de l'hégire ? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur et de ſes ſublimes viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce M. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI* ? quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord ? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, Monſieur ; c'eſt trahir la cauſe du genre-humain ; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes *vandales* et *bérules* à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire ; ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue ? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fût ſupportable en ſon temps ? Savez-vous que ceux que vous appelez *archi-*



menteurs auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inftruits de l'hiftoire du monde que votre *Puffendorf*? Savez-vous que M. de *la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de fon livre?

Ouvrons au hafard ce livre fi connu. Je tombe fur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II*, qu'*il avait laiffé ainfi qu'Alexandre VI, une réputation honteufe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II*; ils voient en lui un grand-homme qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, et avoir commandé des armées fuivit jufqu'au tombeau le magnifique projet de chaffer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jeta le fondement de cette églife qui eft le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la fculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprifent avec raifon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiftoire des papes. Il faut favoir diftinguer le pontife du fouverain; il faut favoir eftimer beaucoup de papes, quoiqu'on foit né à Stockholm; il faut fe fouvenir de ce que difait le grand *Cofme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres*; il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout efprit de parti, quand on écrit l'hiftoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorff*, à l'article de la reine *Marie d'Angleterre*, fille de *Henri VIII*, qu'*elle ne put être reconnue*

pour fille légitime, sans l'autorité du pape. Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue par le parlement; et comment d'ailleurs aurait-elle eu besoin de Rome pour être légitimée, puisque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu casser le mariage de sa mère?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois que, *dès avant l'an* 1516, *Charles-Quint avait toujours devant les yeux son* NEC PLUS ULTRA; mais alors il avait quinze ans, et cette devise ne fut faite que long-temps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorff* est un *archi-menteur*? non; nous dirons que, dans un ouvrage d'une si grande étendue, il lui est pardonnable d'avoir erré; et nous vous prierons, Monsieur, d'être plus exact que lui, mieux instruit que vous n'êtes du style des Turcs, plus poli avec les Français, et enfin plus équitable et plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'est un malheur inséparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces scandaleuses, publiées à la honte de l'esprit et des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles; ces misérables ouvrages, nés souvent en France, passent dans le Nord, ainsi que nos mauvais vins y sont vendus pour du bourgogne et du champagne. On boit les uns, et on lit les autres, souvent avec aussi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connaissance savent rejeter ce que la France rebute.



Vous citez, Monsieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII*. Votre traducteur, M. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir, dans ses notes que ce sont de ces mauvaises et ténébreuses satires qu'il n'est pas permis à un honnête-homme de citer.

Un historien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui sont de quelque considération, celui de ne point calomnier, et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage sera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le second, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je suis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

AVIS

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

ON se croit obligé, par respect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'histoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, se fesait relire cet ouvrage à Commerci; il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le sceau de son témoignage la croyance que mérite l'historien; et que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ses grands-officiers de dresser l'acte suivant (*).

« Nous, lieutenant-général des armées du roi, » grand-maréchal des logis de sa majesté polonaise, et commandant en Toulois, les deux » Barois, etc. certifions que sa majesté polonaise, après avoir entendu la lecture de » l'histoire de *Charles XII*, écrite par M. de » *Voltaire*, (dernière édition de Genève) après

(*) On est obligé de le faire imprimer; on a pris seulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on sent assez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence et à la bonté, et on se réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

„ avoir loué le ftyle...... de cette hiftoire, et
„ avoir admiré ces traits .... qui caractérifent
„ tous les ouvrages de cet illuftre auteur,
„ nous a fait l'honneur de nous dire qu'il était
„ prêt à donner un certificat à M. de *Voltaire*
„ pour conftater l'exacte vérité des faits con-
„ tenus dans cette hiftoire. Ce prince a ajouté
„ que M. de *Voltaire* n'a oublié ni déplacé
„ aucun fait, aucune circonftance intéreffante;
„ que tout eft vrai, que tout eft en fon ordre
„ dans cette hiftoire; qu'il a parlé fur la
„ Pologne, et fur tous les événemens qui y
„ font arrivés etc. comme s'il en eût été témoin
„ oculaire. Certifions, de plus, que ce prince
„ nous a ordonné d'écrire fur le champ à M.
„ de *Voltaire* pour lui rendre compte de ce
„ que nous venions d'entendre, et l'affurer
„ de fon eftime et de fon amitié.

“ Le vif intérêt que nous prenons à la gloire
„ de M. de *Voltaire* et celui que tout honnête-
„ homme doit avoir pour ce qui conftate la
„ vérité des faits dans les hiftoires contem-
„ poraines, nous a preffé de demander au roi
„ de Pologne la permiffion d'envoyer à M. de
„ *Voltaire* un certificat en forme de tout ce
„ que fa majefté nous a fait l'honneur de nous
„ dire. Le roi de Pologne non-feulement y a
„ confenti, mais même nous a ordonné de
„ l'envoyer, avec prière à M. de *Voltaire* d'en
„ faire ufage toutes les fois qu'il le jugera à

„ propos, ſoit en le communiquant, ſoit en le
„ feſant imprimer, etc."

Fait à Commerci, ce 11 juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

N. B. Ce certificat a été imprimé dans l'hiſtoire de *Pierre I*, pluſieurs années avant la mort du roi de Pologne.

AUTRE AVIS.

LE P. *Barre* de Ste Geneviève, auteur d'une hiſtoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de ſon ouvrage plus de deux cents pages qui ſe trouvent dans l'hiſtoire de *Charles XII* par M. de *Voltaire*. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de *Voltaire* était un plagiaire. Il eſt ſûr que l'un d'eux l'eſt; mais les critiques devaient ſavoir que M. de *Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le P. *Barre*. D'ailleurs, la différence du ſtyle dans tout ce que le P. *Barre* n'a pas copié eſt encore une preuve aſſez ſenſible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. *Barre* a copiés.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son éducation; ses ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuses sur ce prince et sur la nation russe. La Moscovie, la Pologne et le Danemarck se réunissent contre Charles XII.

LA Suède et la Finlande composent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, et long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, jusqu'au soixante et dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'été succèdent tout-à-coup à un froid excessif; et il y gèle dès le mois d'octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent



ailleurs les saisons, et en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores et des crépuscules, qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède; et la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont grands; la sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-temps, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim et la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-temps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme

encore Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, et l'arrachèrent à l'empire romain, qui en avait été cinq cents années l'usurpateur, le tyran et le législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité et l'oisiveté; et qu'aussi laborieuses et aussi robustes que les hommes, elles en étaient plutôt et plus long-temps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile et pauvre. La Scanie est sa seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se fesant en monnaie de cuivre et de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de temps le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays se donne



à des puissances bien différentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu, et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat ; et le sénat dépendait des états-généraux, que l'on convoquait souvent. Les représentans de la nation, dans ces grandes assemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le temps on y admit les paysans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, et esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation si jalouse de sa liberté, et qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme, et par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, reine de Danemarck et de Norvège, conquit la Suède par force et par adresse, et fit un seul royaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle secoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des rois, elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Christiern II*, roi de Danemarck, monstre formé de vices sans aucune vertu ; l'autre, un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que *Christiern*. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les

magiftrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze fénateurs, et les firent maffacrer par des bourreaux, fous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, défunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le defpotifme a de plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guftave Vafa, jeune homme defcendu des anciens rois du pays, fortit du fonds des forêts de la Dalécarlie où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme fi rarement, avec toutes les qualités néceffaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageufe et fon grand air lui fefaient des partifans dès qu'il fe montrait. Son éloquence, à qui fa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perfuafive qu'elle était fans art : fon génie formait de ces entreprifes que le vulgaire croit téméraires, et qui ne font que hardies aux yeux des grands-hommes; fon courage infatigable les fefait réuffir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un fiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guftave Vafa avait été otage de *Chriftiern*, et retenu prifonnier contre le droit des gens.



Echappé de sa prison il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua *Christiern* et l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède, et fut élu avec justice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour opprimer les sujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suède luthérienne, par la supériorité de sa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce royaume, comme il le disait, sur les Danois et sur le clergé, il régna heureux et absolu jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, et mourut

plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille et ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brème, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II*. Il protégea les luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du Nord et l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther*; et les



papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour leſquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin *Charles Guſtave* dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe*: il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre heureuſement contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit aſſurer du moins pour un temps la poſſeſſion de Sleſvick au duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans, comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du deſpotiſme, que ſon fils *Charles XI* éleva juſqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du ſénat, qui fut déclaré le ſénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 *Ulrique Eléonore* fille de *Fréderic III* roi de Danemarck, princesse vertueuse et digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le roi *Charles XII*, † l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne et ses actions.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses Etats et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans, il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait, et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, et

† 27 juin 1682.

en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français; mais il s'obstina tant qu'il vécut à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce*: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre*? *Je pense*, dit le prince, *que je voudrais lui ressembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria: *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi; et qui ira plus loin que le grand Gustave*. Un jour il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville hongroise il y avait ces mots tirés du livre de *Job*: DIEU *me l'a donnée*, DIEU *me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit béni*. Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga: DIEU *me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera*

pas. (*a*) Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſait ſouvent échapper de ces traits qui caractériſent les ames ſingulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorſqu'il perdit ſa mère. † Cette princeſſe mourut d'une maladie cauſée, dit-on, par les chagrins que lui donnait ſon mari, et par les efforts qu'elle feſait pour les diſſimuler. (*b*) *Charles XI* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets, par le moyen d'une eſpèce de cour de juſtice, nommée la chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles. La reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jeta en larmes aux pieds de ſon mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le roi lui répondit gravement: *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, et non*

(*a*) Deux ambaſſadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

† Le 5 août 1693.

(*b*) Le P. *Barre*, génovéfain, a copié tout cet article dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome VII, et il l'applique à un comte de Virtemberg.

pour nous donner des avis. Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de son âge, † et dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, et la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII, à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu et paisible de la Suède et de la Finlande, mais il régnait encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Vismar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brème et de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession et par la foi des traités solennels de Munster et d'Oliva, soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Rysvick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

† 13 avril 1697.

Les

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans : mais *Charles XI*, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait, par cette disposition, les vues ambitieuses de sa mère *Edwige-Eléonore* de Holstein, veuve de *Charles X*. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge; mais son ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui fesait espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il fesait même quelquefois l'exercice avec elles; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente; et cette princesse se flattait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régimens : le conseiller d'Etat *Piper* était auprès de lui; le roi paraissait abymé dans une rêverie profonde. " Puis-je „ prendre la liberté, lui dit *Piper*, de deman-

„ der à votre majesté à quoi elle songe si sérieuse-
„ ment ? " *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi ; il proposa cette négociation au comte *Axel-Sparre*, homme ardent, et qui cherchait à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour *Piper*. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que *Charles XII* souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré

d'argent, ayant le fceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui eft nouveau, et concevant toujours de grandes efpérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upfal eft en poffeffion de faire la cérémonie du facre et du couronnement : c'eft de tant de droits que fes prédéceffeurs s'étaient arrogés prefque le feul qui lui refte. Après avoir, felon l'ufage, donné l'onction au prince, il tenait entre fes mains la couronne pour la lui remettre fur la tête ; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, et fe couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impofe toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi fous le defpotifme du père, fe laiffèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur fervitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna fa confiance et le maniement des affaires au confeiller *Piper*, qui fut bientôt fon premier miniftre, fans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte ; ce qui eft une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puiffe prendre fans conféquence, comme en France.



Les premiers temps de l'adminiftration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune paffion dangereufe ; mais on ne voyait dans fa conduite

que des emportemens de jeunesse et de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué et hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. (c) La Suède avait de lui la même opinion; personne ne connaissait son caractère; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même temps. Le premier fut *Fréderic IV*, roi de Danemarck, son cousin: le second, *Auguste*, électeur de Saxe, roi de Pologne: *Pierre le grand*, czar de Moscovie, était le troisième et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, et commencer par le Danemarck.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII*, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi, et lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône

(c) Les lettres originales en font foi.

de Danemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé *Christiern III*, eut pour son frère *Adolphe* une tendresse ou des ménagemens dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp et de Slesvick, établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était, depuis près de quatre-vingts ans, une source de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holstein-Gottorp, les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté et la souveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altena en 1689, par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus

fort puiſſe accabler le plus faible, la querelle renaiſſait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois feſaient déjà des actes d'hoſtilité dans le pays de Holſtein, et ſe liguaient ſecrétement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fréderic-Auguſte électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conti* ſon concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par ſa force de corps incroyable que par ſa bravoure et la galanterie de ſon eſprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna ſes dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des ſuffrages de la nobleſſe polonaiſe, et forcé l'autre par l'approche d'une armée ſaxonne. Il crut avoir beſoin de ſes troupes pour ſe mieux affermir ſur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le roi de Suède en Livonie à l'occaſion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Ruſſes, les Polonais et les Suédois s'en étaient

disputé la possession. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

(*d*) Le feu roi *Charles XI*, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges et d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de *Patkul*: *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime*, *continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majesté, et comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguste*. *Charles XI* était mort; mais la sentence de *Patkul* et son indignation subsistaient. Il représenta au monarque polonais

(*d*) Tout cet article se trouve presque mot pour mot au tome X du P. *Barre*.

la facilité de la conquête de la Livonie; des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Auguste* à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la république et affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre et des manifestes. Le nuage grossissait en même temps du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowitz, czar de Russie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697, et par la prise d'Azóph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne et de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre*. Les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts

par *Cortez*; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, et dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abyme de son ignorance et de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement qu'il était vraisemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières: personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de

petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le trésor du czar.

(*e*) Leur religion était et eſt encore celle des chrétiens grecs, mais mêlée de ſuperſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le St Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient régulièrement quatre carêmes par an; et dans ces temps d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU et St. *Nicolas* étaient les objets de leur culte, et immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeler de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon clergé en cérémonie: et le peuple ſe proſternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand-lama. La confeſſion était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords de la confeſſion au vol et à l'homi-

(*e*) Tout ce morceau eſt copié mot à mot par le génovéfain *Barre* dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome I.er, page 75 et ſuivantes.

cide; et ce qui eſt un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils feſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité une ſédition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eſt théologien: et *Pierre*, qui pouſſa toujours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vesko jéſuites*.

Le czar dans ſon vaſte empire avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas chrétiens. Les tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caſpienne et des Palus-Méotides, ſont mahométans. Les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoïèdes, qui ſont vers la mer Glaciale, étaient des ſauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiſſance d'un dieu; et cependant les Suédois, envoyés priſonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiewitz avait reçu une éducation

qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il fût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier inſtrument dont il ſe ſervit pour changer depuis la face de la Moſcovie. Son puiſſant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, ſe développa preſque tout à coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Pluſieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait ceſſé d'être roi pour apprendre mieux à régner; c'eſt ce que fit *Pierre le grand*.

Il quitta la Ruſſie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domeſtique de ce même *le Fort*, qu'il envoyait ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amſterdam, inſcrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ſes obſervations. De là il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux; il

repaffa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de fon pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu fe foumettre, il reparut en Ruffie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artifans de toute efpèce l'y fuivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaiffeaux ruffes fur la mer Noire, dans la Baltique et dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes mofcovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques : les villes furent policées ; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Mofcovites connurent par degrés ce que c'eft que la fociété. Les fuperftitions mêmes furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte ; le czar fe déclara le chef de la religion : et cette dernière entreprife, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins abfolu, réuffit prefque fans contradiction, et lui affura le fuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiffé un clergé ignorant et barbare, il ofa effayer de l'inftruire, et par-là même il rifqua de le rendre redoutable ; mais il fe croyait affez puiffant pour ne le pas craindre. Il a fait enfeigner dans le peu de cloîtres qui reftent la philofophie et la théologie. Il eft vrai que cette théologie tient encore de ce temps fauvage dont *Pierre Alexiowitz* a retiré fa patrie. Un homme digne de foi m'a affuré

qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-sainte écriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, et que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-christ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, et qu'on fesait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, et démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-christ, parce que le nombre *666* n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni sur-tout à un mineur, de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté, dans un âge, où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines

gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas assujetti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des sultans turcs, mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des janissaires; et ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps; il a dissipé les janissaires moscovites, nommés *strélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscou, et l'autre était répandue sur les frontières. Un strélitz n'avait que quatre roubles par an de paye; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être tambour et d'en faire les fonctions; tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens; et enfin se sentant maître de troupes disciplinées, il cassa les strélitz, qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'est la cavalerie polonaise, et ce qu'était autrefois la française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes russes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, in-

capables d'être commandés, et par conséquent de vaincre.

Pierre le grand leur apprit à obéir, par son exemple et par les supplices: car il servait en qualité de soldat et d'officier subalterne, et punissait rigoureusement en czar les boïards, c'est-à-dire, les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la noblesse était de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églises, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, et à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui (en 1738) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des houssards en Russie. Enfin, il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine; bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus estimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer un pont sans frémir: il fesait fermer alors les volets de bois de son carrosse; le courage et le génie domptèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs: il voulait y entretenir des galères; et dans la ſuite croyant que ces vaiſſeaux longs, plats et légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Pétersbourg; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, et celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie; on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique; il réuſſiſſait dans les mécaniques, et inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats: il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres comme nous feſons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talens, qui rend un empire faible.

La nation ruſſe n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes et les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la

petite vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un gouvernement long-temps sauvage, et barbare même dans sa police, font cause que cette grande partie du continent a encore de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cents mille familles de gentilshommes, deux cents mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de paysans payans une espèce de taille, six cents mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède: les Cosaques de l'Ukraine et les Tartares, vassaux de la Moscovie, ne se montent pas à plus de deux millions; enfin, l'on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes; (f) c'est-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans dela France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de son pays, voulait aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un Etat et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dressa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, et de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait

(f) Cela fut écrit en 1727: la population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police et par le soin d'attirer les étrangers.

un circuit long et dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700, le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendrait le magasin du Nord, et une ville qui serait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du Nord-est à la Chine; et les manufactures de Paris et de Pekin devaient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre de sept cents cinquante-quatre verstes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; et deux impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonnée que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses Etats, autant que ses guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, fesant fouiller des mines, éprouvant les métaux, fesant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Néva, Sainte Croix sur les frontières de la Perse,

des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie ; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Aſtracan, à Azoph ; des arſenaux, des hôpitaux. Il feſait toutes ſes maiſons petites et de mauvais goût ; mais il prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence et la grandeur.

Les ſciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiècles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie ſur le modèle des ſociétés fameuſes de Paris et de Londres : les *Delisle*, les *Bulfinger*, les *Hermann*, les *Bernouilli*, le célebre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philoſophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie ſubſiſte encore, et il ſe forme enfin des philoſophes moſcovites.

Il a forcé la jeune nobleſſe de ſes Etats à voyager, à s'inſtruire, à rapporter en Ruſſie la politeſſe étrangère. J'ai vu de jeunes ruſſes pleins d'eſprit et de connaiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand empire du monde. Il eſt affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ſes peuples et il était ſauvage. Il a de ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, et dans une débauche de table il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des ſouverains qui verſent le ſang de leurs ſujets de leurs mains,

mais ces monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne feſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le czar *Pierre;* et ſes grands deſſeins n'étaient encore qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux rois de Pologne et de Danemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, et qu'une guerre ſi bien projetée ſerait utile à tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au nord-eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie; le temps ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII* tous ces pays qui ſont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme; mais le plus grand nombre m'a aſſuré qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, et cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses Etats étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait ſûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'empire. D'un côté les troupes ſaxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. (g) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena

(g) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 293 et ſuivantes.

rompu

rompu par les Danois : ils s'empreſſaient alors à ſecourir le duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oppoſait à l'agrandiſſement du roi de Danemarck. Ils ſavaient que le Danois étant maître du paſſage du Sund impoſerait des lois onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſerait aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils ſe joignirent au jeune roi de Suède, qui ſemblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le ſecoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de ſe défendre.

Il était à la chaſſe aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il feſait cette chaſſe d'une manière auſſi nouvelle que dangereuſe ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démeſurée vint droit au roi, qui le terraſſa après une longue lutte à l'aide du filet et de ſon bâton. Il faut avouer qu'en conſidérant de telles aventures, la force prodigieuſe du roi *Auguſte* et les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercules* et des *Théſées*.

Il partit pour ſa première campagne le 8 mai, nouveau ſtyle, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carlscroon, en feſant des vœux pour lui, en verſant des larmes, & en l'admirant. Avant de ſortir de



Suède, il établit à Stockholm un confeil de défenfe, compofé de plufieurs fénateurs. Cette commiffion devait prendre foin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du fénat devait régler tout le refte provifionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainfi mis un ordre certain dans fes Etats, fon efprit libre de tout autre foin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était compofée de quarante-trois vaiffeaux: celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon; le comte de *Piper* fon premier miniftre, et le général *Renfchild* s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les efcadres des alliés. La flotte danoife évita le combat, et laiffa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher affez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il eft certain que ce fut le roi lui-même qui propofa alors au général *Renfchild* de faire une defcente et d'affiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle ferait bloquée par mer. *Renfchild* fut étonné d'une propofition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince fans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la defcente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient fur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta fon grand vaiffeau, et monta une frégate plus légère: on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fafcines, des chevaux de frife et les inftrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite fuivaient

dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaises et deux hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague ville capitale du Danemarck, est située dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaisseaux suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes. L'ambassadeur de France était alors auprès de lui. *Monsieur l'ambassadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guiscard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles, il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le

comte de *Piper* et l'ambaſſadeur entrèrent. (*b*)
On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux, qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII*, impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats ſuivent auſſi-tôt ſon exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mouſquetades. Le roi, qui n'avait entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuart*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles ? " C'eſt le bruit que font les balles ,, de fuſil qu'on vous tire, lui dit le major." *Bon*, dit le roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, et qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe et de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe et les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta

(*b*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 396.

à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui même un campement. En même temps il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorables les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Copenhague intimidée envoya auſſitôt des députés au roi, pour le ſupplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de ſon régiment des gardes: les députés ſe mirent à genoux devant lui; il fit payer à la ville quatre cents mille riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreuſement et ſans délai par les moindres ſoldats de l'armée. Il régnait depuis long temps dans les troupes ſuédoiſes une diſcipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune roi en augmenta encore la ſévérité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même

ſortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, ſes troupes ne dépouillaſſent les morts qu'après en avoir eu la permiſſion ; et il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On feſait toujours dans ſon camp la prière deux fois par jour, à ſept heures du matin, et à quatre heures du ſoir : il ne manqua jamais d'y aſſiſter, et de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au champ du roi de Suède des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarc était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes Etats que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, et même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne feſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe

résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhagne détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le 5 d'août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié et humilié son ennemi. Ainsi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même temps le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avançait du côté de l'Orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général suédois qui à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis ministre de Pologne, grand-homme de guerre et de cabinet, et le livonien *Patkul*, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi: mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles

leurs efforts, et le roi de Pologne déſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes appartenantes aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnèrent à leur ambaſſadeur auprès du roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le roi de Pologne ne ſe fit pas long-temps prier. Il conſentit à lever le ſiége plutôt que de cauſer le moindre dommage à ſes alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII*, pour achever ſa première campagne, que de marcher contre ſon rival de gloire, *Pirre Alexiowitz*. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambaſſadeurs moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un législateur comme le czar, ſe fît un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moſcovie venait de faire paraître un manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs lorſqu'il avait paſſé *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop cher à ſes ambaſſadeurs. C'étaient là les griefs pour leſquels

quels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingts mille hommes.

Il parut devant Nerva, à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'eſt le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles ſaiſons feſait quelquefois quatre cents lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, feſaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, et les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à ſuſpendre la guerre, le czar *Pierre* aſſiégeait Nerva à trente degrés du pôle, et *Charles XII* s'avançait pour la ſecourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place qu'il ſe hâta demettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ſes voyages. Il traça ſon camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de ſon armée au duc de *Croi*, allemand, général habile, mais peu ſecondé alors par les officiers ruſſes. Pour lui, il n'avait dans ſes propres troupes que le rang de ſimple lieutenant. Il avait donné

l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam, pour avoir des flottes, fût lieutenant à Nerva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vu un siége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications: le baron de *Hoorn*, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Sué-

dois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la ſupériorité du nombre. Loin donc de mépriſer ſon ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingts mille hommes, il ſe prépara à lui oppoſer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu mépriſable, ſi un législateur, qui a fait de ſi grandes choſes, pouvait l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence était néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver ſans lui, et ſembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince ſans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il voulait enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'était pas tout; trente mille hommes, détachés du camp devant Nerva, étaient poſtés à une lieue de cette ville ſur le chemin du roi de Suède: vingt mille ſtrélitz étaient plus loin ſur le même chemin; cinq mille autres feſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille

chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; et ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingts mille russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier-général lui ayant représenté la grandeur du péril:

Quoi, vous doutez, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingts mille moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il? *n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre que, le lieu étant resserré, leur grand nombre ne sera que les incommoder; et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de *Spaar* m'a dit que le roi sauta légérement sur un autre cheval, en disant: *Ces gens-ci me font faire mes exercices;* et continua de combattre et de donner les ordres

avec la même préfence d'efprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourfuivit la droite jufqu'à la rivière de Nerva, avec fon aile gauche, fi l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourfuivaient près de quarante mille. Le pont rompit fous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres défefpérés retournèrent à leur camp, fans favoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques derrière lefquelles ils fe mirent ; là ils fe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas fe fauver ; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowitz*, vinrent fe rendre au roi, et mettre leurs armes à fes pieds. Pendant qu'on les lui préfentait, arriva le duc de *Croi*, général de l'armée, qui venait fe rendre lui-même avec trente officiers.

(*i*) *Charles* reçut tous ces prifonniers d'importance avec une politeffe auffi aifée et un air auffi humain, que s'il leur eût fait dans fa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers fubalternes et les foldats furent conduits défarmés jufqu'à la rivière de Nerva : on leur fournit des bateaux pour la repaffer, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Mofcovites fe battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu fix cents hommes : dix-huit mille mofcovites avaient été tués dans

(*i*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

leurs retranchemens: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient paſſé la rivière; il en reſtait encore aſſez dans le camp pour exterminer juſqu'au dernier ſuédois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui reſtait, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur camp et la ville: là il dormit quelques heures ſur la terre, enveloppé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant ſu le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers ſubalternes et les ſoldats, l'envoya ſupplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ſes troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ſes moſcovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, ſoldats et officiers, à travers moins de ſept mille ſuédois. Les ſoldats, en paſſant devant le roi, jetaient à terre leurs fuſils et leurs épées; et les officiers portaient à ſes pieds les enſeignes et les drapeaux. Il fit repaſſer la rivière à toute cette multitude, ſans en retenir un ſeul ſoldat priſonnier. S'il les avait gardés, le nombre des



prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc de *Croi* et des autres officiers-généraux moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; et sachant qu'ils manquaient d'argent, et que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de *Croi*, et cinq cents à chacun des officiers moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Nerva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un moscovite, un danois, un polonais ; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu*.

Parmi les prisonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné et héritier du roi de Géorgie ; on le nommait le *czarafis Artschelou*; ce titre de *zarafis* signifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Moscovie ; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait

dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples ſont deſcendus, et ne vient point des *Céſars* de Rome, ſi long-temps inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, czar et maître de la plus belle partie des pays qui ſont entre les montagnes d'Ararat, et les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chaſſé de ſon royaume par ſes propres ſujets en 1688, et avait choiſi de ſe jeter entre les bras de l'empereur de Moſcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre *Pierre le grand* dans ſon expédition contre les Suédois, et fut pris en combattant par quelques ſoldats finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, et qui allaient le maſſacrer. Le comte *Renſchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le préſenta à ſon maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes officiers une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un prince aſiatique, né au pied du mont Caucaſe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eſt*, dit-il, *comme ſi j'étais un jour priſonnier chez les Tartares de Crimée*. Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Ruſſes, comptant envelopper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit,



à moitié chemin, la bataille de Nerva et la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer, avec ses quarante mille hommes sans expérience et sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingts mille dans un camp retranché ; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisait ses sujets. Je sais bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-temps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale fut dans l'épouvante et dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à *St Nicolas*, patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

« O toi qui est notre consolateur perpétuel » dans toutes nos adversités, grand *St Nicolas*, » infiniment puissant, par quel péché t'avons- » nous offensé dans nos sacrifices, genufle- » xions, révérences et actions de grâces, pour » que tu nous aies ainsi abandonnés ? Nous » avions imploré ton assistance contre ces ter- » ribles, insolens, enragés, épouvantables, » indomptables destructeurs, lorsque, comme » des lions et des ours qui ont perdu leurs » petits, ils nous ont attaqués, effrayés, bles-

„ fés, tués par milliers, nous qui fommes ton „ peuple. Comme il eft impoffible que cela foit „ arrivé fans fortilège et enchantement, nous „ te fupplions, ô grand *St Nicolas*, d'être notre „ champion et notre porte-étendard, de nous „ délivrer de cette foule de forciers, et de les „ chaffer bien loin de nos frontières avec la „ récompenfe qui leur eft due. "

Tandis que les Ruffes fe plagnaient à *St Nicolas* de leur défaite, *Charles XII* fefait rendre grâces à DIEU, et fe préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que fon ennemi, vainqueur des Danois et des Mofcovites, viendrait bientôt fondre fur lui. Il fe ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs mefures de concert. Ils fe virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, fans aucune de ces formalités qui ne fervent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur fituation ni à leur humeur. Les princes du Nord fe voient avec une familiarité qui n'eft point encore établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* et *Augufte* pafsèrent quinze jours enfemble dans des plaifirs qui allèrent jufqu'à l'excès : car le czar, qui voulait réformer fa nation, ne put jamais corriger dans lui-même fon penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que



le czar devait foudoyer. Celui-ci de fon côté devait envoyer cinquante mille ruffes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de payer au roi *Augufte* trois millions de rifdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède; c'était un moyen prompt et fûr d'aguerrir les Mofcovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII fe mit en droit d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paffé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Augufte* avait affiégée inutilement. Les troupes faxonnes étaient poftées le long de la rivière de Duina, qui eft fort large en cet endroit: il fallait difputer le paffage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal de *Stenau* qui fefait les fonctions de général: fous lui commandaient le prince *Ferdinand* duc de Courlande, et ce même *Patkul*, qui défendait fa patrie contre *Charles XII*, l'épée à la main, après en avoir foutenu les droits par la plume au péril de fa vie, contre *Charles XI*. Le roi de Suède avait fait conftruire de grands bateaux d'une invention nouvelle dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient fe lever et fe baiffer, comme des ponts-levis. En fe levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient: en fe baiffant ils fervaient de

pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière : *Hé bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon et forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ou-



vrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant repoussèrent le maréchal *Stenau*, et s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi-mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, courut à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en

vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entrepriſe, et obſervant ſa ſobriété extrême, dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un colonel allemand, qui aſſiſtait à ſon dîner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *et j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cents cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les peuples n'en ſont que moins induſtrieux. (*k*) Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des écoſſais, des français, ſur-tout des juifs. Ils y

(*k*) Copié par le P. *Barre* tome IX.



ont près de trois cents ſynagogues ; et à force de multiplier, ils en feront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les blés, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent et qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de ſel, et couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, et que la nobleſſe eſt fière et oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidelle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré par tout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus : le trône eſt preſque toujours à l'enchère ; et comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La nobleſſe et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave ; tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par-tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là, le payſan ne ſème point pour lui, mais pour des ſeigneurs, à qui lui, ſon champ et le travail de

ſes

ſes mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui eſt gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné, ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; et en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des rois et de deſtructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté royale, le croirait le prince le plus abſolu de l'Europe ; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le ſouverain et les ſujets. Le roi de Pologne, à ſon ſacre même, et en jurant les *pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin et celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée,

et que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressait les lois de l'Etat.

La noblesse, jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, et rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent son ambition, et lui opposent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour sont l'objet de la haine du reste de la noblesse: ce qui forme toujours deux partis; division inévitable, et même nécessaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états sont composés du corps du sénat et de plusieurs gentils-hommes; les sénateurs sont les palatins et les évêques: le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première personne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en

Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils sont descendus, et quelquefois même, au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement, et contre ses intérêts; à peu près comme la ligue se servait en France du nom de *Henri III* pour l'accabler; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir *Charles I* sur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations.

Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de ſon prédéceſſeur, et les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les lois de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, et peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée nommée *poſpolite*, ſe meut difficilement, et ſe gouverne mal: la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-temps aſſemblée. La diſcipline, la ſubordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un temps dans l'eſclavage; mais elle ſecoue bientôt le joug: ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre et qui ſe relèvent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon qu'ils n'ont point de places de guerre; ils veulent être les ſeuls remparts de leur république; ils ne ſouffrent jamais que leur roi bâtiſſe des forteresſes, de peur qu'il ne s'en ſerve moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays eſt tout ouvert, à la réſerve de deux ou trois places frontières. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des foſſés preſque comblés; et la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevés.

La *pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps sous deux grands généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille hommes : le second, au nombre de douze mille, est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, et à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, et ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. (*l*) Les seigneurs polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, et par la richesse des habillemens et des harnais.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en houssards et pancernes, (*m*) ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous

(*l*) Morceau copié par le P. *Barre*.

(*m*) *Idem*. On n'en citera pas davantage ; c'est trop d'ennui pour l'éditeur.

d'argent, de felles brodées, d'arçons, d'étrier dorés et quelquefois d'argent maffif, avec de grandes houffes traînantes à la manière des Turcs dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eft parée et fuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, fans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'eft ainfi du moins qu'elle fut jufque vers 1710. Ces fantaffins, qui reffemblent à des tartares vagabonds, fupportent avec une étontante fermeté la faim, le froid, la fatigue et tout le poids de la guerre.

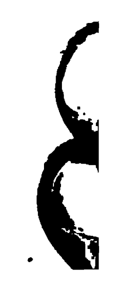
On voit encore dans les foldats polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, auffi peu de difcipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils font vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le befoin ces deux armées combattraient en fa faveur, que la *pofpolite* polonaife s'armerait à fes ordres, et que toutes ces forces, jointes aux Saxons fes fujets, et aux Mofcovites fes alliés, compoferaient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oferait paraître. Il fe vit prefque tout à coup privé de ces fecours, par les foins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans fes pays héréditaires au pouvoir abfolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de fon règne fit des mécontens; fes premières démarches irritèrent le parti qui

s'était oppoſé à ſon élection, et aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons ſaxonnes, et ſes frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du roi *Auguſte* contre la Suède, et l'irruption en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la république. On trompe difficilement une nation libre ſur ſes vrais intérêts. Les Polonais ſentaient que ſi cette guerre, entrepriſe ſans leur conſentement, était malheureuſe, leur pays ouvert de tous côtés ſerait en proie au roi de Suède ; et que ſi elle était heureuſe, ils ſeraient ſubjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être eſclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII* juſtement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons et les Moſcovites comme les inſtrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renverſé tout ce qui était ſur ſon paſſage, et s'avançait avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur ſouverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis diviſaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha* et celui d'*Oginski*. Ces deux factions avaient commencé par des que-



relles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapi.ba*; et *Oginski*, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne et subsistaient de rapines. *Auguste* ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée et mal armée, mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, et par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète: de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions

des

des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirski* et leurs amis, le palatin *Leczinsky*, trésorier de la couronne, qui devait sa fortune au roi *Auguste*, et sur-tout les partisans des princes *Sobiesky*, étaient tous secrétement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ses partisans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjouski*, archevêque de Gnesne, primat du royaume, et président de la diète. C'était un homme plein d'artifice et d'obscurités dans sa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appelaient *Madame la cardinale*, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue et à la faction. Le roi *Jean Sobieski*, prédécesseur d'*Auguste*, l'avait d'abord fait évêque de Varmie, et vice-chancelier du royaume. *Radjouski*, n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobieski* sur le trône;

mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand-homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conti*, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi *Auguste*, firent croire au cardinal primat que le temps était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguste* en Saxe, et rouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguste* était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, et cependant le cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité, piéges usés et connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la

Pologne et à ſon roi. *Charles XII* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète ; qu'il feſait la guerre à *Auguſte* et aux Saxons, non aux Polonais ; et que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppreſſion. Ces lettres et ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, et des aſſemblées ſecrètes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui feſaient mouvoir la diète : elle propoſa d'envoyer une ambaſſade à *Charles XII*, et demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moſcovites ſur les frontières, et qu'il renvoyât ſes troupes ſaxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue concluë ſecrétement à Birzen, avec le Moſcovite, était devenue auſſi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſe, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, juſqu'à ce que pourſuivis

par les généraux suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée saxonne battue à Riga, le roi *Auguste* les envoya hiverner et se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguste* y dominaient, le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté et la justice; mais on ne savait point ce que c'était que d'être libre et juste. Le temps se perdait à cabaler en secret, et à haranguer en public. La diète ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, et que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irrésolutions. Les sénateurs, qui sont les palatins et les évêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète, que la *pospolite* monterait à cheval, et se tiendrait prête

à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en reposa sur la comtesse de *Konigsmark*, suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. C'est elle dont le frère est connu par sa mort malheureuse, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par son esprit et par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII*, et qu'elle avait été long-temps à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adressa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y était née ; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français qu'on eût

pris pour être d'une personne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII*, que l'hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La pièce finiſſait ainſi :

Enfin, chacun des dieux, diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes promenades qu'il feſait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit : elle deſcendit de carroſſe dès qu'elle l'aperçut : le roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, et s'en retourna dans l'inſtant ; de ſorte que la comteſſe de *Konigsmark* ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne ſe jetât dans les bras du ſénat. Il lui fit des propoſitions par le palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laiſſât la diſpoſition de l'armée de la république, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille ſaxons. Le cardinal primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſem-

„ blée, qu'on avait résolu d'envoyer à *Charles*
„ *XII* une ambassade, et qu'il ne lui conseillait
„ pas de faire venir les Saxons."

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver *Charles*, pour savoir de lui où et comment sa majesté suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître et de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptait recevoir une ambassade de la république, et rien du roi *Auguste*. Cette violation du droit des gens n'était permise que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambassade de la république : elle était composée de cinq sénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaissait guère ; ils demandèrent qu'on traitât la république de *sérénissime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les carrosses du roi et des sénateurs. On leur répondit que la république serait appelée *illustre*, et non *sérénissime* ; que le roi ne se servait jamais de carrosse ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers et point de

sénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant-général, et qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs discours furent pleins de ménagemens et d'obscurités. On remarquait qu'ils craignaient *Charles XII*, qu'ils n'aimaient pas *Auguste*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, et *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le cardinal et son parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à *Auguste* publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plupart précipitèrent leur

fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs, qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses universaux pour assembler la *pospolite* et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de

monter à cheval, et de le suivre ; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entièrement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrétement douze mille saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en fesait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeler, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille ; mais il savait bien que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, et que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie, le 5 mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit par-tout des corps-de-garde, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguste* assemblait alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme

prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère, et chasser son roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller trouver le roi. *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte *Piper* son premier ministre, et plusieurs officiers-généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut: *Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par

une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens ; ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

† Les deux rois parurent en présence le 13 juillet dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes, *Charles XII* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa cou-

† Juillet 1702.

gne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons; les Polonais qui formaient son aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de *Charles XII* prévalut. Il remporta une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'*Auguste* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garnison n'osa tirer un seul coup, on la chassa à coups de fouet et de canne jusque dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu au canon, *Charles* court à lui et lui arrache la mèche: le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régimens suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille risdales. Le comte de *Steinbock*, fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église St Nicolas, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or et d'argent, qui appartenaient aux églises; on en prit une partie, et *Charles XII* envoya même un calice d'or à une église de Suède, ce qui aurait soulevé contre lui les

Polonais catholiques, si quelque chose avait p prévaloir contre la terreur de ses armes.

Il sortait de Cracovie bien résolu de poursui vre le roi *Auguste* sans relâche. A quelque milles de la ville, son cheval s'abattit, et lu fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguste* le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne et dans l'Empire que *Charles XII* était mort de sa chute. Cette fausse nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les esprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande: peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, et par cette affabilité nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, et aux rois électifs pour se maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçue: tous les membres jurèrent de demeurer fidelles à leur souverain; tant les compagnies sont sujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguste*, vint à la diète de Lublin: il y baisa la main au roi, et ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que

l'on n'avait rien entrepris, et qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, et le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de *Sapieba*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII* guéri de ſa bleſſure renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie, pour l'oppoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui repréſentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, et s'évanouir dans les délais ; que pendant ce temps les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiſſées en Livonie et en Ingrie ; que les combats qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois et les Ruſſes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; et qu'enfin ſa préſence y ſerait peut-être bientôt néceſſaire. *Charles*, auſſi inébranlable dans ſes projets que vif dans ſes actions, leur répondit : « Quand » je devrais reſter ici cinquante ans, je n'en

„ sortirai point que je n'aie détrôné le roi de
„ Pologne. "

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume ; lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, et que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avait battue à Glissau, et qui avait eu le temps de se rallier et de se grossir, pendant que sa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches, et se retirait vers la Prusse au nord-ouest de Varsovie. La rivière de Bug était entre lui et les ennemis. *Charles* passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons, dans un lieu nommé Pultesk. † Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans sa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue.

† 1 mai 1703.

Les

Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, et ne tuèrent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. *Charles* se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sureté, se retira, et courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encore quelques soldats, et où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles*, dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, et courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn; il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville: il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé: il l'empêchait d'être remarqué et d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*n*) bleu galonné d'or,

(*n*) On avait, dans les premières éditions, donné un habit d'écarlate à cet officier; mais le chapelain *Norberg* a si bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

il craignit que ce général ne fût trop aperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne fesait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. *Lieven* connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir: dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre; au même instant une volée de canon, qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissait, et ses négociations et ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne; car son grand maréchal *Renschild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille suédois sous divers généraux, répandus au nord et à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes; et *Charles* était à l'occident, à

l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe et du Veser, le duché de Brème, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'Empire. Ainsi, depuis l'Océan germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation et dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, et jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII*, la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche et libre, qui jouit en Po-

logne, avec Thorn et Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède et quelques princes allemands; et elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de *Steinbock* un des généraux suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, et quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 septembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre, et envoyée en Suède. *Robel* fut présenté désarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent; et le renvoya sur sa parole. Mais la ville petite et pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers teutons, et annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzic-

lois ; elle balança trop à donner paſſage aux troupes ſuédoiſes. Elle en fut plus ſévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13 de décembre à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fuſil. Les habitans épouvantés ſe jetèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miſéricorde. Il les fit tous déſarmer, logea ſes ſoldats chez les bourgeois ; enſuite ayant mandé le magiſtrat, il exigea le jour même une contribution de deux cents ſoixante mille écus ; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il ſaiſit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de ſi grands avantages. Tous ces ſuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Auguſte*.

A peine le cardinal avait juré à ſon roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'aſſemblée de Varſovie, toujours ſous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéiſſance, mais accompagné de ſoldats levés dans ſes terres. Enfin il leva le maſque, et déclara, au nom de l'aſſemblée †, *Auguſte électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne*. On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, et par conſéquent celle de cette diète était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean* ſon père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breslau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon père. Il était un jour à la chaſſe, à

† 14 février 1704.

quelques lieues de Breslau, avec le prince *Constantin* l'un de ses frères; trente cavaliers saxons, envoyés secrétement par le roi *Auguste*, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux princes et les enlèvent sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de *Charles*, du cardinal et de l'assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le roi *Auguste* sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, et postée à quelque distance, lorsque le général *Renschild* parut subitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval lui onzième. Le général *Renschild* le poursuivit pendant quatre jours, prêt à le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sendomir : le général suédois l'y suivit encore, et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi *Auguste* traitait celui du cardinal, et en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguste*, forcé enfin d'accepter le secours moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ses ressources étaient épuisées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un

autre côté, le roi de Suède victorieux et tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de *défenseur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que *Gustave Vasa* avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était son idole. Il lui sacrifia son intérêt, et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper* qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes: il ajouta en souriant: « Vous étiez fait pour être le ministre d'un » prince italien. »

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne; il portait de là sa vue sur ce qui se passait à Varsovie, et tenait en respect les puissances voisines. Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, et qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi

à la Pologne, il proposa au prince *Alexandre* de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ses amis, et sur-tout le jeune palatin de Posnanie, *Stanislas Leczinsky*, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refusait.

Fin du second Livre.

LIVRE

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinski élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenstad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstad. Auguste abdique la couronne, et la cède à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes : il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

LE jeune *Stanislas Leczinsky* était alors député à l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le temps de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Stanislas* avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi *Auguste*, de l'assemblée, du cardinal primat, et des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une élection, si les deux princes Jacques et Constantin Sobiesky sont captifs?* et que *Charles* lui répondit : *Comment délivrera-t-on la république;*



si on ne fait pas une élection? Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ſes vaſſaux, et le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaiſſait de liaiſons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choſes du rapport avec le ſien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence: *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami*; et on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient: Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne ſut que *Charles XII* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réſolution; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. " Mais qu'avez-vous à alléguer contre *Stanislas* „ *Leczinsky*? dit le conquérant." Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi repliqua ſèchement: *Il eſt à peu près de mon âge*; tourna le dos

au prélat, et auſſitôt envoya le comte de *Hoorn* ſignifier à l'aſſemblée de Varſovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire *Stanislas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7 juillet; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varſovie; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point ſe trouver à l'élection; il ſe réduiſit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oppoſer au vainqueur, et ne voulant pas le ſeconder.

Le ſamedi 12 juillet †, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette cérémonie: l'évêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du cardinal primat. Il arriva ſuivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* et deux autres officiers-généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolennité, comme ambaſſadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir: l'évêque de Poſnanie la finit, en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne: tous les bonnets ſautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa le cri des oppoſans.

† 1704.

Il ne fervit de rien au cardinal primat et à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être abfentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils vinffent tous rendre hommage au nouveau roi: la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le fuivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au fouverain qu'il venait de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne; et pour donner plus de poids à fa nouvelle dignité, on lui affigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit auffitôt de Varfovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à fon armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Ruffie, place importante par elle-même, et plus encore par les richeffes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à caufe des fortifications que le roi *Augufte* y avait faites. Le conquérant l'inveftit le 5 feptembre, et le lendemain la prit d'affaut. Tout ce qui ofa réfifter fut paffé au fil de l'épée. Les troupes victorieufes et maîtreffes de la ville ne fe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréfors qui étaient dans Léopold. Elles fe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reftait de la garnifon vint fe rendre prifonnier de guerre. Le roi fit publier à fon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Augufte* ou à fes adhérens, les apportaffent eux-mêmes avant la fin du jour, fur peine de la vie. Les mefures furent fi bien prifes que peu oferent défobéir; on apporta au roi quatre cents

caiſſes remplies d'or et d'argent monnayé, de vaiſſelle et de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Stanislas* fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires, qui demandaient abſolument ſa préſence, l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme et ſes deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Poſnanie et quelques grands de Pologne compoſaient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille polonais de l'armée de la couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents ſuédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, et *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la ville : c'était le roi *Auguſte*, qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie et enlever ſon rival.

Varſovie n'était pas fortifiée, et les troupes polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville ; ſi *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie, ſous la garde des troupes polonaiſes, auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice : il la retrouva



dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans une village voifin : c'eft ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deftinée, après de plus grandes viciffitudes, fit depuis reine de France. Plufieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à fouffrir des difgraces, et forcé de quitter fa capitale fix femaines après y avoir été élu fouverain.

Augufte entra dans la capitale en fouverain irrité et victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par *Augufte*. Le palais du cardinal et toutes les maifons des feigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paffagère, c'eft qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Augufte*, demanda au nom de fon maître qu'on lui livrât l'évêque de Pofnanie, comme jufticiable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis fur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours fongé à augmenter fon pouvoir temporel à la faveur du fpirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une efpèce de jurifdiction, à la tête de laquelle eft le nonce du pape. Ses miniftres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contefté par les plus fages. Ils s'étaient attribué le

droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, et avaient sur-tout dans les temps de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728 où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Auguste*, bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* essuya dans le château, où il était renfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Auguste*, dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace, des recrues de saxons, qui n'avaient point encore vu des guerres, des cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre : tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyait par-tout



devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût fignalé par quelque avantage. Les fuccès devenaient trop familiers à *Charles*. Il difait que c'était aller à la chaffe plutôt que faire la guerre, et fe plaignait de ne point acheter la victoire.

Augufte confia pour quelque temps le commandement de fon armée au comte de *Schullembourg*, général très-habile, et qui avait befoin de toute fon expérience, à la tête d'une armée découragée. Il fongea plus à conferver les troupes de fon maître qu'à vaincre : il fefait la guerre avec adreffe, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des paffages avantageux, facrifia quelque cavalerie pour donner le temps à fon infanterie de fe retirer en fureté. Il fauva fes troupes par des retraites glorieufes, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette efpèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Pofnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantaffins et mille cavaliers ; il fallait fe foutenir contre une armée fupérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites infpiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait réfifter en pleine campagne, même fans

chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre ; il était armé de piques et de fusils : les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes : le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus ; et le troisième debout fesait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; et quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de respirer dans cet endroit que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de



pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois, coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le temps que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre *Schullembourg* et le reste de son armée : il ne perd point de temps ; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraissait inévitable ; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée ; et *Charles* ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui *Schullembourg* nous a » vaincus. »

C'est ce même *Schullembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, et à qui la république a érigé une statue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs; les rois ne donnent que des récompenses.

Mais ce qui fesait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au roi *Auguste*. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses

ennemis; il se retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses États héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne soumise; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande plusieurs petits corps moscovites, qui, depuis la grande bataille de Nerva, ne se montraient plus que par pelotons, et qui, dans ces quartiers, ne fesaient la guerre que comme des tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient et qui reparaissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvaient les Suédois, ils se croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures, *Stanislas* prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, et qui l'en avait chassé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de noblesse, que le sort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée; tous les obstacles y furent applanis; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi *Auguste*, qui de protestant s'était fait catholique pour monter sur le trône, contre *Stanislas* placé sur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI*, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et sur-tout au cardinal primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de *Stanislas*, et attenter en rien contre les droits du roi *Auguste*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varfovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéiffent par faibleffe, et que la plupart ne s'en prévaluffent pour fe rendre plus difficiles, à mefure qu'ils feraient plus néceffaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fuffent reçues dans Varfovie. Un francifcain reçut fecrétement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au fuffragant de Chelm: ce prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait ofé fe charger d'une telle pièce? Le francifcain répondit que c'était par l'ordre de fon général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter déformais les ordres de fon roi préférablement à ceux du général des francifcains, et le fit fortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous eccléfiaftiques féculiers et réguliers dans Varfovie, fous des peines très-grièves, de fe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de fureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait fur lui ces petites févérités, afin que *Stanislas* ne fût point brouillé avec le clergé à fon avénement. Il difait qu'il fe délaffait de fes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, et qu'on fe battait contr'elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres fouverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était sollicité par *Charles* et par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, et était fort content: il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi; et il se ménageait en même temps avec *Charles XII*, *Auguste*, *Stanislas* et le pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, et n'ayant réussi, par toutes ses intrigues, qu'à se brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguste* et *Stanislas*, avec sa république et avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguste*, en mourant, pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement et avec pompe dans la ville de Varsovie†, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky* et sa femme *Charlotta Opalinska* furent sacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII* vit

† le 4 Octobre 1705.

cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Danemarck n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié et que le roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne, mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençait à être grand-homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissait dans ses troupes ; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers ; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient appris et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

† Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, et de l'absence du roi de Suède, il prit Nerva d'assaut après un siége régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer et par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage ; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre et le massacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les

† 21 août 1704.

avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques moscovites qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encore à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; et on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent : « Ce n'est point du sang des „ habitans que cette épée est teinte, mais de „ celui des Moscovites, que j'ai répandu pour „ sauver vos vies. »

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes : il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes ; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence et le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie en 1703 de plus de trois cents mille hommes que le czar avait rassemblés de ses Etats. Les paysans du

royaume d'Aſtracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranſportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le czar s'obſtina à peupler un pays qui ſemblait n'être pas deſtiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. La ville fut fondée parmi les obſtacles que la nature, le génie des peuples et une guerre malheureuſe y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et ſon port était rempli de vaiſſeaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis. Les généraux ſuédois, qui battaient ſouvent ſes troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en ſe créant ainſi de nouveaux Etats tendait toujours la main au roi *Auguſte* qui perdait les ſiens; il lui perſuada par le général *Patkul*, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, et alors ambaſſadeur du czar en Saxe, de venir

à

à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, et en qui il mettait sa dernière espérance. Le czar y arriva, fesant marcher après lui une armée de soixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguste* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moscovites. Il fut résolu que l'armée du czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi *Auguste* renouvella l'ordre de l'aigle blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit soudainement, et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens, et en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le maréchal de Saxe, fils du roi *Auguste*,

m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul* profcrit en Suède, pour avoir foutenu les privilèges de la Livonie fa patrie, avait été général du roi *Augufte*; mais fon efprit vif et altier s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait paffé au fervice du czar, dont il était alors général et ambaffadeur auprès d'*Augufte*. C'était un efprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de *Flemming* et du chancelier de Saxe étaient de propofer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auffitôt le deffein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa fon projet, et obtint qu'on fe faisît de fa perfonne. Le roi *Augufte* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiffait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien fervi fon nouveau maître; mais un fervice rendu mal à propos eft fouvent puni comme une trahifon.

Cependant d'un côté les foixante mille ruffes, divifés en plufieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partifans de *Stanislas*: de l'autre, *Schullembourg* s'avançait avec fes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diffipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII* et *Stanislas* attaquèrent les corps féparés des Mofcovites l'un après l'autre, mais fi vivement qu'un général mofcovite était battu avant qu'il fût la défaite de fon compagnon.

Nul obftacle n'arrêtait le vainqueur: s'il fe trouvait une rivière entre les ennemis et lui

Charles XII et ses suédois la passaient à la nage. Un parti suédois prit le bagage d'*Auguste*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnayé. *Stanislas* saisit huit cents mille ducats appartenans au prince *Menzikoff*, général moscovite. *Charles* à la tête de sa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien serait rendu. Les Moscovites, épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au-delà du Boristhène.

Tandis que *Charles* chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repassa enfin l'Oder †, et vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand-maréchal *Renschild*, qui passait pour le meilleur général de *Charles XII*, et que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illustres généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguste*. *Renschild* n'avait que treize bataillons et vingt-deux escadrons, qui fesaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille moscovites, que l'on avait long-temps disciplinés, et sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frauenstad se donna le 12 février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui, avec

† 1706.

quatre mille hommes, avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général *Renschild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut si subite, et le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avait jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète et plus honteuse; et cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers saxons et suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704 à cette fameuse bataille de Hochstet si funeste à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient passé depuis au service du roi *Auguste*, qui en avait fait un régiment de dragons, et en avait donné le commandement à un français de la maison de *Joyeuse*. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la seule charge des Suédois; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces français demandèrent à servir *Charles XII*, et ils furent reçus à son service, par une destinée singulière, qui les réservait à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût su que faire.

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de moscovites, deux de saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur : mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII* était enfin entré en Saxe le premier septembre 1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée ; la diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée ; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts ; les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Copenhague ; il fit afficher par-tout qu'il n'était venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendraient chez eux, et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais

manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de *Gustave-Adolphe.* Il alla voir la place où ce grand-homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : " J'ai tâché, „ dit-il, de vivre comme lui ; DIEU m'accordera „ peut être un jour une mort aussi glorieuse. "

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, et de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cents vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre sous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point la paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégâts. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivaie-

les troupes de *Charles XII*; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe; et cependant les Saxons se plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il serait impossible de concilier, si l'on ne savait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat: Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, et pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire: les marchands y vinrent avec une sûreté entière: on ne vit pas un soldat suédois

dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu et une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguste*, errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à *Charles XII* pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec M. *Fingsten* référendaire du conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs, et son blanc-signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes.* Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnait ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII* ; ils eurent une audience secrète. Le roi lut la lettre. « Messieurs, dit-il aux plénipotentiaires, vous aurez dans un moment ma réponse. » Il se retira aussi-tôt dans son cabinet, et fit écrire ce qui suit :

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaisse Stanislas*

pour

pour légitime roi, et qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

2. *Qu'il renonce à tous autres traités; et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, et tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, et nommément Jean Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le reste avec les plénipotentiaires du roi *Auguste*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède Ils eurent plusieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations sinon : " Telle est la volonté du roi mon maître ; il ne „ change jamais ses résolutions."

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le roi *Auguste* en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généralissime des armées moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaises et saxonnes, qui fesaient

en tout fix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît fa négociation. Il fe voyait en même temps détrôné par fon ennemi, et en danger d'être arrêté prifonnier par fon allié. Dans cette circonftance délicate, l'armée fe trouva en préfence d'un des généraux fuédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Pofnanie. Le prince *Menzikoff* preffa le roi *Augufte* de donner bataille. Le roi très-embarraffé différa fous divers prétextes; car quoique les ennemis fuffent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille fuédois dans l'armée de *Meyerfeld*, et c'en était affez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations et la perdre c'était creufer l'abyme où il était; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du fecret de la paix, et l'avertir de fe retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider; et fur cela feul il fe réfolut à rifquer le combat.

Les Ruffes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le roi *Augufte* remporta prefque malgré lui, fut complète : il entra triomphant, au milieu de fa mauvaife fortune, dans Varfovie, autrefois fa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour fon roi. Il fut tenté de faifir

ce moment de profpérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée mofcovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* était à la tête d'une armée fuédoife jufqu'alors invincible ; que les Ruffes l'abandonneraient au premier bruit de fon traité commencé ; que la Saxe, fon pays héréditaire, déjà épuifée d'argent et d'hommes, ferait ravagée également par les Suédois et par les Mofcovites ; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le fecourir ; qu'il demeurerait fans Etats, fans argent, fans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir fous la loi qu'impofait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Augufte* avait attaqué fes troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaifir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible fur tous les articles du traité. Ainfi la victoire du roi *Augufte* ne fervit qu'à rendre fa fituation plus malheureufe; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varfovie, lorfque *Fingften*, l'un de fes plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Augufte* héfita, mais il figna et partit pour la Saxe, dans la vaine efpérance que fa préfence pourrait fléchir le roi de Suède, et que fon ennemi fe fouviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maifons et du fang qui les uniffait.

Ces deux princes fe virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte *Piper* fans aucune cérémonie. *Charles XII* était en groffes bottes, ayant pour cravate un

taffetas noir qui lui ferrait le cou : fon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait fervi à la bataille deNerva, et fur le pommeau de laquelle il s'appuyait fouvent. La converfation ne roula que fur fes groffes bottes. *Charles XII* dit au roi *Augufte* qu'il ne les avait quittées depuis fix ans que pour fe coucher. Ces bagatelles furent le feul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Augufte* fur-tout parlait avec un air de complaifance et de fatisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires, favent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois enfemble. *Charles XII* affecta toujours de donner la droite au roi *Augufte* ; mais loin de rien relâcher de fes demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un fouverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniftre public : c'était un grand abaiffement d'être obligé d'envoyer à fon fucceffeur *Stanislas* les pierreries et les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaiffement, d'être réduit enfin à féliciter de fon avénement au trône celui qui allait s'y affeoir à fa place. *Charles* exigea une lettre d'*Augufte* à *Stanislas* : le roi détrôné fe le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre, et il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidellement fur l'original que le roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majesté; cependant pour faire plaisir à sa majesté suédoise, et afin qu'on ne nous impute pas que nous fesons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, et vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidelles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de DIEU.

A Dresde, le 18 avril 1707.

Votre frère et voisin, AUGUSTE, *roi.*

Il fallut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobieski:* ces princes, au sortir de leur prison, refusèrent de le voir; mais le sacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme son ambassadeur; de l'autre le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le roi *Auguste* crut pouvoir satisfaire *Charles XII* et son honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce



malheureux aux troupes suédoises ; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de *Patkul* l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur sachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier, comptant encore sur le droit des gens, et informé des intentions du roi *Auguste*, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De là il fut conduit à Casimir.

Charles XII oubliant que *Patkul* était ambassadeur du czar, et se souvenant seulement qu'il était né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame saxonne nommée Mme d'*Einsiedel*, qui avait de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouser à peu près dans le temps même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au chapelain

d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, et se rejeta dans les bras du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

" On fait savoir que l'ordre très-exprès de sa „ majesté, notre seigneur très-clément, est que „ cet homme, qui est traître à la patrie, soit roué „ et écartelé pour réparation de ses crimes et pour „ l'exemple des autres. Que chacun se donne de „ garde de la trahison et serve son roi fidelle- „ ment. " A ces mots de *prince très-clément* : Quelle clémence ! dit *Patkul* ; et à ceux de *traître à la patrie* : Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, et souffrit le supplice le plus long et le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné *Jean Reginold Patkul*, ambassadeur et général de l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi disaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province laquelle avait des priviléges à défendre, et qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de

justice tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'*Auguste* étant remonté sur son trône fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Altranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de *Buzenval* envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce ministre : Voilà, lui dit-il simplement, les membres de *Patkul*, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, et sans que personne de ceux qui étaient présens osât parler sur un sujet si délicat et si triste.

Environ ce temps-là un livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du sénat ; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas fesait trop voir que *Charles*, en fesant périr *Patkul* d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, *Paikel*, après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel *Hamilton* et des magistrats de la ville ; et soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, et on en fit au sénat un rapport si juridique, et qui parut si important,

que la reine aïeule de *Charles* ordonna de suſpendre l'exécution, juſqu'à ce que le roi informé de cette ſingularité envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le roi *Auguſte*, qui en fut informé, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad ; et que *Patkul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des lois des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté et perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé : il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées ; il les preſſa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir juſqu'à donner de la paix d'Altranſtad une garantie que *Charles XII* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe : ils ne

jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, et qui ne fît voir combien peu un sujet doit compter sur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le conseil du czar d'user de représailles envers les officiers suédois, prisonniers à Moscou. Le czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avait plus de moscovites prisonniers en Suède que de suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède, qui était resté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses et plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII*. L'empereur moscovite saisit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguste* à Varsovie.

La Pologne avait alors deux primats, aussi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le primat

nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités; et pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers-généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers subalternes eurent des médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître ni *Auguste*, qui avait

abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se fesaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les troupes suédoises, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas*. Les Russes ruinaient également amis et ennemis; on ne voyait que des villes en cendres et des troupes errantes de polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, et leurs deux rois, et *Charles XII*, et le czar.

† Le roi *Stanislas* partit d'Altranstad avec le général *Renschild*, seize régimens suédois et beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, et se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu par-tout où il passa: la discipline de ses troupes, qui fesait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, et où il

† 15 juillet 1701.

devait établir des magasins Cette retraite laissa le roi *Stanislas* paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats était le comte *Siniawsky*, grand-général de la couronne, de la nomination du roi *Auguste*. Cet homme, qui avait d'assez grands talens et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni *Auguste* ni *Stanislas*; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur; le bruit même s'était répandu par-tout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs vint le fameux *Jean* duc de *Marlborough* de la part d'*Anne* reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile

négociateur de ſon ſiècle. Il avait fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au ſecrétaire des Etats-Généraux, M. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur propoſer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les perſuadait tous. C'eſt ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il ſoutenait, avec le prince *Eugène* compagnon de ſes victoires, et avec *Heinſius* grand-penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des alliés contre la France. Il ſavait que *Charles* était aigri contre l'Empire et contre l'empereur, qu'il était ſollicité ſecrétement par les Français; et que ſi ce conquérant embraſſait le parti de *Louis XIV*, les alliés ſeraient opprimés.

† Il eſt vrai que *Charles* avait donné ſa parole de ne ſe mêler en rien de la guerre de *Louis XIV* contre les alliés; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne la pas ſacrifier à ſa grandeur et à ſon intérêt. Il partit donc de la Haye dans le deſſein d'aller ſonder les intentions du roi de Suède. M. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII*, m'a aſſuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adreſſa ſecrétement, non pas au comte *Piper* premier miniſtre, mais au baron de *Gortz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le car-

† 1700.

roſſe de ce baron au quartier de *Charles XII*, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier *Piper*. Préſenté enſuite par *Piper*, avec *Robinſon* miniſtre d'Angleterre, il parla au roi en français ; il lui dit qu'il s'eſtimerait heureux de pouvoir apprendre ſous ſes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je ſais même qu'il trouva que ce grand-homme était vêtu d'une manière trop recherchée, et avait l'air trop peu guerrier. La converſation fut fatigante et générale, *Charles XII* s'exprimant en ſuédois, et *Robinſon* ſervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne ſe hâtait jamais de faire ſes propoſitions, et qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui ſont entre leurs plus ſecrètes penſées, leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII* une averſion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du roi de Suède et ſa ſeule ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que ſi ce prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques

conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, et qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa *Charles XII* à son penchant naturel; et satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par Mme la duchesse de *Marlborough* sa veuve encore vivante. (*o*)

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, et qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte *Piper*; et la mémoire de ce suédois en est resté flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été possible, à la source de ce bruit, j'ai su que *Piper* avait reçu un présent médiocre de l'empereur par les mains du comte de *Wratislau*, avec le consentement du roi son maître, et rien du duc de *Marlborough*. Il est certain que *Charles* était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes, qu'il ne recevait alors conseil de personne, et qu'il n'avait pas besoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis si long-temps.

Enfin ce qui achève de justifier ce ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par *Charles XII*, qui, ayant appris

(*o*) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à plusieurs reprises.

que

que *Piper* était mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockholm, et lui ordonna à ſes dépens des obſèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ſes ſuccès, croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait enſuite revenir ſur ſes pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur: celui-ci ayant refuſé de boire à la ſanté de *Charles XII*, et ayant dit durement que ce prince en uſait trop mal avec ſon maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti et un ſoufflet, et avait oſé, après cette inſulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir ſon ſujet qu'il devait venger. *Charles XII* ne fut pas ſatisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps priſonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moſcovites qui, ayant échappé à ſes armes, avaient fui juſque ſur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne conſentît à cette étrange demande; et ſi l'envoyé

moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième et la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des privilèges, établis à la vérité par les traités de Vestphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Rysvick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'empereur qui fit ces concessions forcées et qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII*, s'appelait *Joseph*; il était fils aîné de *Léopold*, et frère de *Charles VI* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII*, apporta à Leipsick le traité

en faveur des Siléfiens, figné de la main de fon maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur; cependant il ne fut pas fans dépit que Rome l'eût traverfé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faibleffe de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eft toujours en défiance de l'autre, et ne foutient fon crédit que par l'habileté des négociations; cependant il fongeait à fe venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau* que les Suédois avaient autrefois fubjugué Rome, et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriftine* avait laiffés à Rome. On ne fait jufqu'où ce jeune conquérant eût porté fes reffentimens et fes armes, fi la fortune eût fecondé fes deffeins. Rien ne lui paraiffait alors impoffible : il avait même envoyé fecrétement plufieurs officiers en Afie, et jufque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces Etats. Il eft certain que fi quelqu'un eût pu renverfer l'empire des Perfans et des Turcs, et paffer enfuite en Italie, c'était *Charles XII*. Il était auffi jeune qu'*Alexandre*, auffi guerrier, auffi entreprenant, plus infatigable, plus robufte et plus tempérant; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui font traités de divins quand ils réuffiffent, ne font regardés que comme des chimères quand on eft malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand-maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... il s'arrêta un moment à ce mot; et de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant: Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipsic à Stockholm.* La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. "Monsieur le maréchal, „ dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; „ mais nous ne retournerons pas à Stockholm „ si tôt.

L'armée était déjà en marche, et passait au-

près de Drefde: *Charles* était à la tête, courant toujours felon fa coutume deux ou trois cents pas devant fes gardes. On le perdit tout d'un coup de vue: quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour favoir où il pouvait être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'alarme eft en un moment dans toute l'armée: on fait halte; les généraux s'affemblent; on était déjà dans la confternation; on apprit enfin d'un faxon qui paffait ce qu'était devenu le roi.

L'envie lui avait pris, en paffant fi près de Drefde, d'aller rendre une vifite au roi *Augufte*: il était entré à cheval dans la ville, fuivi de trois ou quatre officiers-généraux; on leur demanda leur nom à la barrière: *Charles* dit qu'il s'appelait *Carl*, et qu'il était draban: chacun prit un nom fuppofé. Le comte *Flemming* les voyant paffer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir fon maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occafion pareille s'était déjà préfenté à l'idée du miniftre: il en parlait à *Augufte*; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Augufte* eût eu même le temps de revenir de fa furprife. Il était malade alors et en robe de chambre: il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de fon ami; enfuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un livonien profcrit en Suède, qui fervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occafion plus favorable d'obtenir fa grâce; il conjura le roi *Augufte* de la demander à *Charles*,

bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguste* se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec *Hord*, général suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général *Hord*; il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguste* ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grâce du livonien. *Charles* la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi *Auguste* et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguste* tenait conseil extraordinaire à Dresde, vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de-là *Renschild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit *Charles*, sur ma bonne fortune: j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net; *Flemming* n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si tôt.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe ; poursuit le czar ; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes ; sa blessure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Bessarabie.

CHARLES partit enfin de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-seulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguste* semblait avoir renoncé : ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, et il était bien obéi.



Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte *Piper*; c'était toujours chez ce ministre que se fesaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal servi, et plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'ambassadeur turc présenta à *Charles* cent soldats suédois, qui, ayant été pris par des Calmouks, et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand-seigneur, et que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII*, mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie et d'Allemagne, voulait se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède et de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avénement: ainsi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte-ottomane qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du czar étaient sorties de Pologne, et y étaient rentrées plus

plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne *Stanislas*, qui, assisté de dix mille Suédois et de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domestiques : pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, et marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

† Il avait déjà passé le Niemen, à deux lieues de la ville ; et le czar ne savait encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord, et *Charles* entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cents gardes ; le reste n'avait pu le suivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps,

† 1708

il détache quinze cents chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'Orient, dans le palatinat de Mirski, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, et ceux qui poursuivaient, fesaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de *Charles* et pour ceux du czar; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi *Charles* mettait alors de la différence entre les Russes et les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Borysthène, en tirant vers l'Orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres; les paysans enfouissent dans la terre tous les grains, et tout ce qui peut s'y conserver: il faut sonder

la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites et les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas suffisantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes et à son bagage, il se trouva le 25 juin 1708 devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. *Charles* posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la rivière : il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, et marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, et se retirèrent vers le Borysthène, gâtant tous les chemins et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Borysthène. Il rencontra sur son chemin vingt mille moscovites retranchés

attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille calmouks.

Ces calmouks sont des tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, et celui de Samarcande; pays des tartares Usbecks, et patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar: il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le grand-seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, et tantôt les punissant. Il y a toujours de ces calmouks dans les troupes de moscovie. Le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se ritirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmouks étaient cachés: ils parurent alors, et se jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le reste de l'armée suédoise. A l'instant et Russes et Calmouks entourèrent ce régiment et percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides-de-camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui: un écuyer lui en présentait un autre; mais l'écuyer

et le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné par-tout, et sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé *Dardof* se fait jour à travers des Calmouks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à temps pour dégager le roi: le reste des suédois fit main basse sur ces tartares. L'armée reprit ses rangs: *Charles* monta à cheval; et tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françaises: l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, et fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues

du Midi au Septentrion, et presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Borysthène, qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée et riche. La plus méridionale, située près du quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde et des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre : mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du grand-seigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conséquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince sous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie ; il avait été élevé

page de *Jean Casimir*, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, et y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent : il resta long-temps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, et de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit que la situation de l'Ukraine, et le génie de cette nation, étaient des obstacles insurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'appela traître, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte: l'armée de Suède, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la résolution d'être indépendant, et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse. Il se ligua secrétement avec



le roi de Suède pour hâter la chute du czar, et pour en profiter.

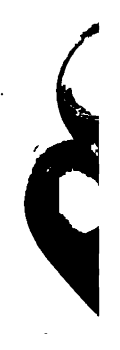
Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Desna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche et ses trésors qui étaient immenses. L'armée suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ses troupes et des provisions dans l'Ukraine, où il projetait de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant; et cependant il s'avança vers la rivière de Desna, qui tombe dans le Borysthène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron*: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie et tous les chariots restèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude et de faim arrive sur

les bords de la Desna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné ; mais il résolut sur le champ de passer la Desna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes ; il ne résista pas long-temps, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route et de la fidélité de *Mazeppa* : ce cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses cosaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la roue ; ses villes étaient réduites en cendres, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies : à peine avait-il pu échapper avec six mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Cosaques qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, et le firent subsister.



Charles espérait au moins que son général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille suédois qui valaient mieux que cent mille cosaques, et apporter des provisions de guerre et de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa.*

Il avait déjà passé le Borysthène au-dessus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia et Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Borysthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

† Le général suédois, qui n'en avait pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il sentait que le salut de ses Etats dépendait de cette journée, et qu'il était perdu, si *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

† 1708.

Dès qu'il vit que ſes troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des coſaques et des calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer ſur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, ſi j'étais aſſez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ſes troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* et du prince *Gallitzin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres preſſans de rejoindre ſon maître, aima mieux continuer ſa marche que recommencer le combat, croyant en avoir aſſez fait pour ôter aux ennemis la réſolution de le pourſuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit ſon armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face partout : on ſe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moſcovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indéciſe.

A quatre heures le général *Bayer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troiſième fois avec plus de furie et d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit : enfin le nombre l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés et pouſſés juſqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ſes troupes derrière ſes chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille auſſi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté paſſa la nuit ſous les armes ; il

défendit aux officiers, fous peine d'être caffés, et aux foldats, fous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de fon canon et mis le feu à fes chariots.

Les Mofcovites arrivèrent affez à temps pour empêcher tout le convoi d'être confumé par les flammes; ils fe faifirent de plus de fix mille chariots qu'ils fauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de fes généraux nommé *Phlug*, les attaquer encore pour la cinquième fois: ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refufa, et livra un cinquième combat, auffi fanglant que les premiers. De neuf mille foldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit furvenant, *Levenhaupt* après avoir foutenu cinq combats contre quarante mille hommes, paffa la Soffa avec environ cinq mille combattans, qui lui reftaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et *Levenhaupt* celle de difputer trois jours la victoire, et de fe retirer fans avoir été forcé dans fon dernier pofte. Il vint donc au camp de fon maître avec l'honneur de s'être fi bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède fe trouva ainfi fans provifions

et ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore ſur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons ſenti en France, détruiſit une partie de ſon armée. *Charles* voulait braver les ſaiſons comme il feſait ſes ennemis; il oſait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid ſous ſes yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes; les fantaſſins étaient ſans ſouliers et preſque ſans habits. Ils étaient réduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: ſouvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter preſque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant ſi floriſſante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un ſeul officier ſe plaignit. " Hé quoi! lui dit le
„ roi, vous ennuyez-vous d'être loin de votre
„ femme? ſi vous êtes un vrai ſoldat, je vous
„ menerai ſi loin que vous pourrez à peine re-
„ cevoir des nouvelles de Suède une fois en
„ trois ans."

Le marquis de *Brancas*, depuis ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moiſi, fait

d'orge et d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger*. Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée ſuédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-ſeptième année de ſon âge. C'était une princeſſe auſſi douce et auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, et implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe ; il fut d'autant plus affligé de ſa perte que, commençant alors à devenir malheureux ; il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes et de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui et Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverſer, et des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Stanislas*, ſous

le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats; jugeant bien que l'armée suédoise périrait entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le 1er février on recommença à se battre au milieu des glaces et des neiges.

Après plusieurs petits combats, et quelques désavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille suédois. *Mazeppa* seul, ce prince des Cosaques, les fesait subsister; sans ce secours l'armée eût péri de faim et de misère. Le czar, dans cette conjoncture, fit proposer à *Mazeppa* de rentrer sous sa domination: mais le cosaque fut fidelle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la roue, dont avaient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille suédois n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Borysthène; ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais et Tartares, fesant tous profession d'une espèce

de christianisme et d'un brigandage semblable à celui des flibustiers. Ils élisent un chef qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien; ils vivent libres; ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent, et se déclarèrent pour *Charles XII* par les soins de *Mazeppa*; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point ivres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines; car étant montés sur le revers, ils tuaient à la distance de six cents pas les ennemis qu'ils choisissaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille valaques que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui joints à ses dix-huit mille

ſuédois feſaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magaſin. Si le roi le prenait, il ſe r'ouvrait le chemin de Moſcou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſura qu'il en ſerait bientôt le maître : l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jeta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On feſait des ſorties, et quelquefois avec ſuccès ; on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec ſoixante et dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnaître le 27 mai, jour de ſa naiſſance, et battit un de leurs détachemens : mais comme il retournait à ſon camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il était bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes

ordres, et demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'apercevant que le ſoulier de la botte du prince était tout ſanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, et l'emporter dans ſa tente. Les chirurgiens viſitèrent ſa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile et plus hardi que les autres, aſſura qu'en feſant de profondes inciſions, il ſauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout-à-l'heure, lui dit le roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenait lui-même ſa jambe avec les deux mains, regardant les inciſions qu'on lui feſait, comme ſi l'opération eût été faite ſur un autre.

† Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un aſſaut pour le lendemain ; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait ſur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* bleſſé et incapable d'agir, ſe voyait entre le Boryſthène et la rivière qui paſſe à Pultava, dans un pays déſert, ſans places de ſureté, ſans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de conſeil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le feld-maréchal *Renſchild* dans ſa tente, et

† 8 juillet 1709.

lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain. *Renschild* ne contesta point, et sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive souvent entre le ministre et le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, et passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renschild* ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? Rien, répondit *Piper* : Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une résolution si désespérée ; mais il savait bien qu'on ne fesait jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, et laissa *Charles* dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : *Charles XII* illustre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : *Charles* aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire : *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, et ne fesant la guerre que pour ses intérêts : le monarque suédois libéral par grandeur d'ame, le moscovite ne donnant

jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété et d'une continence fans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation et de ſon pays, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ſes jours. *Charles* avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut ſe figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au ſud, tirant un peu vers l'orient, ſon bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait paſſé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former ſon camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reſte fut laiſſé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. De ſorte que l'armée ſuédoiſe marcha aux ennemis, forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ ſeize mille ſuédois.

Les généraux *Renſchild*, *Roos*, *Lewenhaupt*, *Slippenbach*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince

de *Wirtemberg* parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, fesaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille suédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin: la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince *Menzikoff* et le comte *Golowin* l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Slipenbach*, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son

malheur voulut que *Creuts* s'égarât, et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à son tour. *Slipenbach* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise, et l'infanterie russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller se poster entre Pultava et les Suédois: le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut: si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de son feld-maréchal *Renschild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même; il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis

que

que les Suédois ne lui en oppoſaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moſcovite était au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et ſemblait obéir au général *Czermetoff*; mais il allait comme empereur de rang en rang monté ſur un cheval turc, qui était un préſent du grand-ſeigneur, exhortant les capitaines et les ſoldats, et promettant à chacun des récompenſes.

A neuf heures du matin la bataille recommença : une des premières volées du canon moſcovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres : une ſeconde volée mit le brancard en pièces et renverſa le roi. De vingt-quatre drabans qui ſe relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois conſternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraſer, la première ligne ſe replia ſur la ſeconde, et la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie ruſſe qui mit en déroute l'armée ſuédoiſe; tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains ſuédois diſent qu'ils auraient gagné la bataille ſi on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII* par le nombre d'hommes et par les reſſources qui manquaient aux Suédois. Le ſouvenir de Nerva

fut la principale cause du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renschild* et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bère* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la garde suédoise du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie et dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, et bien et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous le bras et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de com-

mandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, et conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espaee d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel *Gieta*, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renschild* et le duc de *Wirtemberg*, ajouta-t-il? Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowski*. *Prisonniers chez des Russes*! reprit *Charles* en haussant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, et quicon-

que l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes suédois ou cosaques furent tués dans la bataille : environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant suédois et polonais que cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène, sous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives ; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 juillet il se trouva vis-à-vis le Borysthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armee. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait ; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Ce-

pendant les reſtes de cette armée étaient des ſuédois, et ce roi vaincu était *Charles XII.* Preſque tous les offiçiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Ruſſes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boryſthène. *Charles* eût pris ſans doute cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa plaie ſuppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la ſuppuration cet inſtinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, et qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraina comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout haſard juſqu'en cet endroit: on l'embarqua ſur un petit bateau; le roi ſe mit dans un autre avec le général *Mazeppa.* Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à ſouffler, ce coſaque jeta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, et le comte *Poniatowski*, homme plus que jamais néceſſaire au roi par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgraces, paſſèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de polonais et de coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, haſardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant et rompait les vagues; mais tous ceux

qui s'écartèrent un peu au-deſſous furent emportés et abymés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs bleſſures, de fatigue et de faim, montraient aſſez au prince *Menzikoff* la route qu'avait priſe le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au genéral ſuédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers-généraux furent auſſitôt envoyés par *Lewenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, ſeize mille ſoldats du roi *Charles* euſſent attaqué toutes les forces de l'empire moſcovite, et euſſent péri jusqu'au dernier plutôt que de ſe rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutfetre* qui, voyant approcher les Moſcovites, s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les charger eſpérant entraîner le reſte des troupes. Mais *Lewenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite priſonnière de guerre. Quelques ſoldats déſeſ-
érés de tomber entre les mains des Moſco-

vites ſe précipitèrent dans le Boryſthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutfetre* s'entretuèrent, le reſte fut fait eſclave. Ils défilèrent tous en préſence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ſes pieds comme trente mille moſcovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces priſonniers moſcovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les ſuédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend juſqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'uſage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le beſoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi ſubſiſter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enſeignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent ſi utiles et ſi connues, qu'on y envoyait des enfans de Moſcou.



Le comte *Piper*, premier miniſtre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe,

que ce miniſtre avait vendu ſon maître au duc de *Marlborough*, et avait attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce miniſtre mourut quelques années après en Moſcovie, peu ſecouru par ſa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par ſon roi, qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon miniſtre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* et le czar.

L'empereur moſcovite, pénétré d'une joie qu'il ne ſe mettait pas en peine de diſſimuler, recevait ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment: Où eſt donc mon frère *Charles* ?

Il fit aux généraux ſuédois l'honneur de les inviter à ſa table. Entr'autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au général *Renſchild* à combien les troupes du roi ſon maître pouvaient monter avant la bataille. *Renſchild* répondit que le roi ſeul en avait la liſte, qu'il ne communiquait à perſonne; mais que pour lui il penſait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, ſavoir dix-huit mille ſuédois, et le reſte coſaques. Le czar parut ſurpris, et demanda comment ils avaient pu haſarder de pénétrer dans un pays ſi reculé, et d'aſſiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été conſultés, reprit le général ſuédois; mais comme fidelles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçon-

nés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : "Ah ! dit-il, voilà comme il faut servir „ son souverain. Alors prenant un verre de vin ; „ A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la „ guerre. *Renschild* lui demanda qui étaient ceux „ qu'il honorait d'un si beau titre ? Vous, Mes- „ sieurs les généraux suédois, reprit le czar. Votre „ majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, „ d'avoir tant maltraité ses maîtres !" Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité et de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince, qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer tous les cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère ; l'autre moitié était esclave ou massacrée. *Charles XII* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à son côté le major-général *Hord*, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un désert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante-septième degré. Le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable ; les chevaux tombaient ; les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau



bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Aprés cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont defiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Borysthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakou, sans un ordre de *Mehemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le passage ; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du sérasquier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes, qui avaient pris l'armée du roi prisonnière, avaient passé le Borysthène et approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne et pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, et les amenèrent à leur rivage : ce fut leur salut ; car les patrons des barques turques,

craignant de perdre une occafion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs fervices. Précifément dans le même temps la réponfe favorable du férafquier de Bender arrivait auffi, et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de fa fuite faifis par fes ennemis, dont il entendait les bravades infultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de fes retardemens, qui étaient caufe de la prife de ces cinq cents hommes, et le fupplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-feigneur. *Charles* le promit, non fans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de fes fujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps férafquier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui fignifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provifions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la fuite néceffaire pour le conduire avec fplendeur jufqu'à Bender: car tel eft l'ufage des Turcs, non-feulement de défrayer les ambaffadeurs jufqu'au lieu de leur réfidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur féjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemarck fait une descente en Suède. Tous les autres Etats de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.

ACHMET *III* gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 sur le trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II* à son gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, et son frère tiré du sérail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. *Achmet* renferma le sultan déposé dans le sérail de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau sultan, pour toute récompense d'une couronne qu'il devait aux ministres, aux généraux, aux officiers des janissaires, enfin à

ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit son trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors : c'est le premier des ottomans qui ait osé altérer un peu la monnaie et établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement; car la rapacité et la tyrannie du grand-seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du sultan; mais le reste des musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un asile. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; sa lettre est du 13 juillet 1709, Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidelles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le sultan ne lui fit réponse que vers la fin de septembre. La fierté de la Porte ottomane fit sentir à *Charles XII* la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu et fugitif. Au reste toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que



de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des souverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire ottoman contre ses ennemis. Il se flattait de ramener la Pologne sous le joug, et de soumettre la Russie; il avait un envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte *Poniatowsky*, lequel alla à Constantinople sans mission, et se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la Porte, et enfin dangereux aux grands-visirs mêmes. (*p*)

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le médecin *Fonseca* portugais, juif établi à Constantinople, homme savant et délié, capable d'affaires et le seul philosophe peut-être de sa nation : sa profession lui procurait des entrées à la Porte ottomane, et souvent la confiance des visirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowsky* m'a dit lui-même, et m'a écrit qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la sultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le sérail. Une juive, qui approchait souvent de cette princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du roi de Suède, et la charmait

(*p*) C'est de lui dont je tiens non-seulement les remarques qui ont été imprimées, et dont le chapelain *Norberg* a fait usage, mais encore beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

par ſes récits. La ſultane, par une ſecrète inclination, dont preſque toutes les femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſérail le parti de ce prince : elle ne l'appelait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle quelquefois au ſultan ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar ?* Elle paſſa même par deſſus les lois auſtères du ſérail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au comte *Poniatowsky*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de ſuédois, de coſaques échappés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand-ſeigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le ſeraſquier *Juſſuf* bacha lui fit dreſſer une tente magnifique, et on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque temps après le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſſèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſible-

ment une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires, toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, fesant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs : si les petites choses peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il fesait toujours marcher le roi à ce jeu; il s'en servait plus que des autres pièces, et par-là il perdait toutes les parties.

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un prince vaincu et fugitif: car outre les provisions plus que suffisantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, et il empruntait des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des visirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profusion parmi ses officiers et les janissaires qui lui servaient de gardes à Bender. *Grothusen*, son favori et trésorier, était le dispensateur de ses libéralités : c'était un homme qui, contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois et aux janissaires par les ordres généreux de sa majesté, et le reste mangé par moi. " Voilà comme j'aime ,, que mes amis me rendent leurs comptes, dit

ce

„ ce prince : *Mullern* me fait lire des pages en„ tières pour des ſommes de dix mille francs.
„ J'aime mieux le ſtyle laconique de *Grothuſen*." Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa majeſté donnait tout à *Grothuſen* : "Je ne donne de
„ l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui ſa„ vent en faire uſage." Cette générosité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable et plus utile ; mais c'était le défaut de ce prince de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Conſtantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voiſinage y venaient en foule ; tous le reſpectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abſtenir du vin, et ſa régularité à aſſiſter deux fois par jour aux prières publiques, leur feſaient dire : *C'eſt un vrai muſulman*. Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moſcovie.

Dans ce loiſir de Bender, qui fut plus long qu'il ne penſait, il prit inſenſiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holſtein, jeune homme aimable, qui avait dans l'eſprit cette gaieté et ce tour aiſé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holſtein, et il y réuſſit en ſe rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine*

et les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces: mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaises, Mithridate était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Désaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin; et sur ce que M. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII* à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vînt à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand-visir, et *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit par-tout: il ne paraissait vêtu qu'à la turque: il se procurait toutes les entrées. Le grand-seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, et le grand-visir lui dit: *Je prendrai votre roi d'une main, et une épée dans l'autre, et je le mènerai à Moscou, à la*

tête de deux cents mille hommes. Ce grand-visir s'appelait *Chourlouli Ali bacha*; il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire, c'est l'usage de presque tout l'Orient; usage très-naturel et très-bon, si les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite; mais les visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le premier ministre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, et le czar pouvait donner de l'argent; il en donna, et ce fut de celui même de *Charles XII* qu'il se servit. La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut alors plus question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du czar fut tout-puissant à la Porte; elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople: on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire un palais dans le quartier des Francs, et de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII* s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali bacha* ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions: ainsi ce même grand-visir, qui auparavant avait

promis solennellement de mener le roi de Suède à Moscovie avec deux cents mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si *Mazeppa*, âgé de soixante et dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolstoy*, devenu l'ambassadeur du czar à la Porte, était publiquement servi par des suédois faits esclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur moscovite disait même hautement que les troupes musulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand-visir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer. Lui seul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment; il crut que le sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, son grand-visir: il résolut de les lui apprendre, et *Poniatowski* se chargea de cette commission hardie. Le grand-seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses solaks, espèces de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à presenter au grand-seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, et on lève en haut

ſe placet. Quelquefois le ſultan daigne le prendre lui-même ; mais le plus ſouvent il ordonne à un aga de s'en charger, et ſe fait enſuite repréſenter les placets au ſortir de la moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de mémoires inutiles, et de placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe haſarde encore moins à préſenter des mémoires contre les miniſtres, à qui pour l'ordinaire le ſultan les renvoie ſans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire paſſer juſqu'au grand-ſeigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreſſa un mémoire accablant contre le grand-viſir. M. de *Fériol*, alors ambaſſadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, et fit tant de bruit que le ſultan l'aperçut, et prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs : un ſuédois nommé *Leloing*, en donna encore un autre bientôt après. *Charles XII*, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle et d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des



étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui feſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, et dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

M. *Poniatowski*, ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand-viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane mère, que le kislar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires le haïſſaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent ſans caractère d'un roi ſuédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile et agréable à ſon maître. *Poniatowski* n'eût jamais réuſſi, et l'idée ſeule du projet lui eût coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étaient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-viſir *Chourlouli*.

Le ſultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Petervaradin, gagnée ſur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali bacha*. Sa naiſſance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* ; il était fils d'un porteur de charbon, comme

Coumourgi le fignifie ; car *Coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans fon férail. Il plut à *Muftapha*, fils aîné et fucceffeur de *Mahomet*. *Achmet III* en fit fon favori. Il n'avait alors que la charge de felictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeuneffe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-vifir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'efprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniftres ; mais en cette occafion, il fervait le roi *Charles XII* fans le vouloir ; il s'unit avec la fultane *Validé* et les grands-officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïffaient tous. Ce vieux miniftre qui avait longtemps et bien fervi fon maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de fa dignité et de fes richeffes : on lui ôta fa femme, qui était fille du dernier fultan *Muftapha* ; et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodofie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eft-à-dire le fceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau vifir était tel que les chrétiens mal-inftruits ont peine à fe figurer un turc ; homme d'une vertu inflexible, fcrupuleux obfervateur de la loi, il oppofait fouvent la juftice aux volontés du fultan. Il ne voulut point entendre



parler de la guerre contre le moscovite, qu'il traitait d'injuste et d'inutile ; mais le même attachement à sa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suède. Il disait à son maître : " La loi te „ défend d'attaquer le czar qui ne t'a point of- „ fensé, mais elle t'ordonne de secourir le roi „ de Suède qui est malheureux chez toi. " Il fit tenir à ce prince huit cents bourses. (une bourse vaut cinq cents écus) et lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux français, qui étaient alors au port de Constantinople, et que M. de *Fériol*, ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à Marseille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce ministre, et acquit dans les négociations une supériorité que l'or des Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au grand-seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan et condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses Etats ; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait si long-temps méprisé : ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowitz* voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII* fesait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits et des affronts d'une puissance étrangère, qu'il fesait présenter des placets au sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguste* y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstad, et accusant publiquement de brigandage et de barbarie *Charles XII* qu'il ne craignait plus. Il mit en prison *Fingsten* et *Imhof*, ses plénipotentiaires qui avaient signé son abdication, comme s'ils avaient en cela passé leurs ordres et trahi leur maître. Ses troupes saxonnes, qui avaient été le prétexte de son détrônement, le ramenèrent à Varsovie, accompagné de la plupart des palatins polonais,

qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes fermens à *Stanislas*, et revenaient en faire de nouveaux à *Auguste*. *Siniawski* même rentra dans son parti, et perdant l'idée de se faire roi, se contenta de rester grand-général de la couronne. *Flemming*, son premier ministre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par son adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse polonaise.

Le pape releva ses peuples du ferment de fidélité qu'ils avaient fait à *Stanislas*. Cette démarche du saint-père faite à propos, et appuyée des forces d'*Auguste*, fut d'un assez grand poids: elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contester alors aux premiers pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers sous la domination d'*Auguste*, et recevait sans répugnance une absolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de *Charles* et la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte et avec envie la domination suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* et son absence réveillèrent les intérêts et les jalousies de tous ces princes, assoupies long-temps par des traités et par l'impuissance de les rompre.

Le czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg et toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance et de gloire. Le monarque ſuédois avait ſecouru ſes alliés, et accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires: le czar ſe conduiſant plus en prince, et moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; et que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Holſtein et de Brême, ſur leſquels il renouvela ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie ſuédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſédât encore Viſmar, la plus belle ville du duché: ce prince devait épouſer une nièce de l'empereur moſcovite; et le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George*, électeur de Hanovre, cherchait de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*.

L'évêque de Munster aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille suédois défendaient la Poméranie et les autres pays que *Charles* possédait en Allemagne: c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage alarma l'empereur et ses alliés. C'est une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ses provinces est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réserve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*, dont la puissance avait été quelque temps aussi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siècle, pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France et de la Suède. Les Français avaient passé le Danube, et les Suédois l'Oder; si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède avait aussi humilié la France: toutefois la Suède avait encore des ressources, et *Louis XIV* fesait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie et le duché de Brème devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en souffrît, et qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, *Anne* reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies con-

clurent à la Haye, fur la fin de l'année 1709, un des plus finguliers traités que jamais on ait fignés.

Il fut ftipulé par ces puiffances que la guerre contre les Suédois ne fe ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; et que les ennemis de *Charles XII* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inférer un article auffi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille fuédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient fortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour affurer l'exécution de ce traité, on propofa d'affembler une armée confervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper fur le bord de l'Oder: ç'eût été une nouveauté fingulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux-mêmes qui devaient la foudoyer avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle ferait compofée des troupes de l'empereur, du roi de Pruffe, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Heffe, de l'évêque de Munfter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet; il ne fut point exécuté: les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnèrent rien: il n'y eut pas deux régimens formés: on parla beaucoup de neutralité, perfonne ne la garda; et

tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ses Etats: ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Moscou sous sept arcs triomphaux †, dressés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce florissant par ses soins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, suivi des pièces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno et à Pultava: chacune était traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlate pendantes à terre: ensuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les soldats qui les avaient pris: toutes ces dépouilles étaient suivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit sur un char fait exprès (*q*) paraître le brancard de *Charles XII*, trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de canon: derrière ce brancard marchaient deux

† janvier 1710.

(*q*) M. *Norberg*, confesseur de *Charles XII*, reprend ici l'auteur, et assure que ce brancard était porté à la main. [On] s'en rapporte sur ces circonstances essentielles à ceux [qui] les ont vues.

à deux tous les prisonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal *Renschild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers et les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes et d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se fesaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient, *vive l'empereur notre père*, à chaque pause que fesait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de

Reventlau

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsinbourg, alors les jalousies cessèrent ; on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, et les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brème, Verden ; tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cents cinquante mille soldats ; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse ; et tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, de ses généraux, et des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Nerva, à la Duna, à Clissau, à Pul-

tusk, à Hollofin. Les moindres suédois en prenaient un esprit d'émulation et de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci fesant un corps dans l'Etat se regardaient comme des citoyens, et se formaient des sentimens plus grands ; de sorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsinbourg, et qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarraux de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. *Steinbock*, à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsinbourg†. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher, et donner à ses nouveaux soldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colère ; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois

† 10 mars 1710.

eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire; on attaqua les Danois; et c'eſt-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits ſe retirèrent ſous le canon d'Helſinbourg. Le trajet de Suède en Zéeland eſt ſi court que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de ſon armée en Suède; il envoya ſa flotte pour embarquer les débris de ſes troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helſinbourg, et mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laiſſant dans Helſinbourg quatre mille bleſſés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de proviſions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouiſſent.

Dans le même temps les payſans de la Dalécarlie ayant ouï dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi était priſonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm; et offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre

de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ſes ennemis. Cette propoſition, qui marquait plus de courage et d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaiſir, quoique rejetée, et on ne manqua pas d'en inſtruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helſinbourg.

Charles reçut dans ſon camp, près de Bender, ces nouvelles conſolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ſes eſpérances.

Le grand-viſir *Couprougli*, qui s'oppoſait à ſes deſſeins, fut dépoſé après deux mois de miniſtère. La petite cour de *Charles XII*, et ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* feſait et déſeſait les viſirs, et qu'il gouvernait l'empire turc du fond de ſa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la diſgrace de ce favori. La rigide probité du viſir fut, dit-on, la ſeule cauſe de ſa chute: ſon prédéceſſeur ne payait point les janiſſaires du tréſor impérial, mais de l'argent qu'il feſait venir par ſes extorſions: *Couprougli* les paya de l'argent du tréſor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des ſujets à celui de l'empereur: *Ton prédéceſſeur Chourlouli*, lui dit-il, *ſavait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes*. Le grand-viſir répondit: *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du ſérail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public; mais celui-ci fut ſu avec la diſgrace de *Couprougli*. Ce viſir ne paya point ſa hardieſſe



de sa tête, parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplait. On lui permit de se retirer dans l'île de Négrepont. J'ai su ces particularités par des lettres de M. *Bru* mon parent, premier drogman à la Porte ottomane; et je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce gouvernement.

Le grand-seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand-visir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du sérail, ainsi nommés de *Balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des princes du sang ottoman et des sultanes. Ce visir avait été baltagi dans sa jeunesse, et en avait toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

Dans le temps que *Baltagi Mehemet* était valet dans le sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au prince *Achmet*, alors prisonnier d'Etat sous l'empire de son frère *Mustapha*: on laisse aux princes du sang ottoman pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais assez belles encore pour plaire. *Achmet* devenu sultan donna une de ses esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet*. Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-visir: une autre intrigue le déplaça; et une troisième le fit encore grand-visir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul

de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le férail. La fultane *Validé*, *Ali Coumourgi* favori du grand-feigneur, le kislar aga chef des eunuques noirs, et l'aga des janiffaires, voulaient la guerre contre le czar: le fultan y était déterminé: le premier ordre qu'il donna au grand-vifir fut d'aller combattre les Mofcovites avec deux cents mille hommes. *Baltagi Mekemet* n'avait jamais fait la guerre; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréfenté. Il dit au grand-feigneur, en recevant de fa main un fabre garni de pierreries: *Ta hauteffe fait que j'ai été élevé à me fervir d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée pour commander tes armées; je tâcherai de te bien fervir; mais fi je ne réuffis pas, fouviens-toi que je t'ai fupplié de ne me le point imputer.* Le fultan l'affura de fon amitié, et le vifir fe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des fept tours l'ambaffadeur mofcovite. La coutume des Turcs eft de commencer d'abord par faire arrêter les miniftres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obfervateurs de l'hofpitalité en tout le refte, ils violent en cela le droit le plus facré des nations. Ils commettent cette injuftice fous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juftes guerres, parce qu'elles font confacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe ils fe croient armés pour châtier les violateurs de traités que fouvent ils rompent eux-mêmes, et



croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, et pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziach, avec une partie de la Circaſſie, et toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe taurique, où les Grecs portèrent leur commerce et leurs armes, et fondèrent de puiſſantes villes, et où les Génois pénétrèrent depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, et quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encore au milieu de la déſolation et de la barbarie.

Le kan eſt appelé par ſes ſujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang ottoman dont les kans ſont deſcendus, et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-ſeigneur, rendent leur famille reſpectable au ſultan même, et leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand-ſeigneur n'oſe détruire la race des kans tartares; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les bachas voiſins, leurs Etats entourés de

janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du kan, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plus tôt puni; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, et finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon et leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, et en même temps, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, quel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt reçu par-tout, logé et défrayé; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils ſont nourris par le grand-ſeigneur: le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan gagné par les préſens et par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender

même, ſous les yeux de *Charles XII*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on feſait la guerre.

Le nouveau viſir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes et fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens : les troupes venues d'Aſie et d'Afrique s'y repoſent et s'y rafraîchiſſent quelques ſemaines ; mais le grand-viſir, pour prévenir le czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, et marcha vers le Danube et de là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique et dans l'Europe : alors la force du corps, la valeur et le nombre des Turcs triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux et plus mal diſciplinés ; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal ſecourue par les princes chrétiens toujours diviſés entr'eux.

Les janiſſaires et les ſpahis attaquent en déſordre

désordre, incapables d'écouter le commandement et de se rallier : leur cavalerie qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légéreté de leurs chevaux, ne saurait soutenir le choc de la cavalerie allemande : l'infanterie ne savait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli*, qui conquit l'île de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté et dans le silence du sérail, fait visir par faveur, et général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes moscovites aguerries par douze ans de guerre et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, selon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet*; mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commise avec lui; il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou; et ayant ordonné qu'on changeât le siége de Riga en blocus il assembla sur les frontières de Pologne (*r*) quatre-vingts mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs tributaires du grand seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, grec d'origine, qui réunissait les talens

(*r*) Le chapelain *Norberg* prétend que le czar força le quatrième homme de ses sujets capable de porter les armes, de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de soldats.

des anciens Grecs, la ſcience des lettres et celle des armes. On le feſait deſcendre du fameux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiſſait plus belle qu'une grecque; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir*; le titre de kan, qui poſſédait *Timur* avant de conquérir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir*; ainſi le prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maiſon que fût *Cantemir*, il devait toute ſa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'inveſtiture de ſa principauté qu'il trahit l'empereur turç ſon bienfaiteur, pour le czar dont il eſpérait davantage. Il ſe flattait que le vainqueur de *Charles XII* triompherait aiſément d'un viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choiſi pour ſon kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ſes gens ſe rangeraient de ſon parti; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité ſecret avec ce prince, et l'ayant reçu dans ſon armée, s'avança dans le pays, et arriva au mois de juin 1711 ſur le bord ſeptentrional du fleuve Hieraſe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-viſir eut appris que *Pierre Alexiowitz* marchait de ce côté, il quitta auſſitôt ſon camp; et ſuivant le cours du Danube, il alla paſſer ce fleuve ſur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit conſtruire autrefois le pont qui porta ſon nom.

L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer: mais souvent le prince et les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires: ils redoutaient les chrétiens, et sur-tout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée ottomane: les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand visir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection; tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légérement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres et sans fourrages. Les soldats désertaient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère. Le czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur *Mazeppa*. Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, et forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage,

au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui ; cent cinquante mille turcs devant lui et quarante mille tartares, qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : " Me voilà „ du moins aussi mal que mon frère *Charles* l'était „ à Pultava. "

Le comte *Poniatowski*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-visir avec quelques polonais et quelques suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowski* vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le czar poussé vers le Pruth n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise et des chariots : quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince et le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. *Poniatowski* conseilla au grand-visir d'affamer l'armée moscovite, qui manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il

n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit; il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de ſa nation: tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés; il fallait ou être détruit par la faim ou attaquer près de cent quatre-vingts mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée et des fantaſſins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, ſans balancer et ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réſervât qu'un ſeul chariot; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne puiſſent du moins profiter du butin qu'ils eſpéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente accablé de douleur et agité de convulſions, mal dont il était ſouvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que perſonne oſât de la nuit entrer dans ſa tente, ſous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances ſur une réſolution déſeſpérée, mais néceſſaire, encore moins qu'on fût témoin du triſte état où il ſe ſentait.



Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchait sans ardeur et sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération, c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moscovite une femme aussi singulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que sous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuse paysanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, et qui était en ce temps-là sous la domination de la Suède; jamais elle ne connut son père; elle fut baptisée sous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut servante à Marienbourg chez un ministre luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon suédois. Le lendemain de ses noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à

l'action ne reparut plus ; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, et ſans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le maréchal *Czeremetof:* celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon pâtiſſier, général et prince, enſuite dépouillé de tout et relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la miſère et dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff* que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707, non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, et même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps ſa première femme *Ottokeſa*, fille d'un boïard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il feſait dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un ſouverain quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire; il la fit couronner impératrice: le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowitz* lui donna l'empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vu avec ſurpriſe cette femme,



qui ne sut jamais ni lire (*s*) ni écrire, réparer son éducation et ses faiblesses par son courage, et remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lorsqu'elle épousa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la moscovite : on la rebaptisa selon l'usage du rite russien ; et au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers-généraux et le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans sa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître ; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défense ; et ayant, après bien des prières, des contestations et des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des officiers-généraux ; et ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya

(*s*) Le sieur *la Mottraye* prétend qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle lisait et écrivait très-bien. Le contraire est connu de tout le monde ; on ne souffre point en Livonie que les paysans apprennent à lire et à écrire, à cause de l'ancien privilége nommé le *bénéfice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares, et subsistant dans ces pays. Les mémoires sur lesquels on rapporte ce fait disent d'ailleurs que la princesse *Elisabeth*, depuis impératrice, signait toujours pour sa mère dès son enfance.

à

à *Osman* aga, lieutenant du grand-visir, avec la lettre signée par l'empereur moscovite. *Mehemet Baltagi*, conservant d'abord la fierté d'un visir et d'un vainqueur, répondit : « Que le czar „ m'envoie son premier ministre, et je verrai ce „ que j'ai à faire. » Le vice-chancelier *Schaffirof* vint aussitôt chargé de quelques présens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du visir fut que le czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, et que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infames. *Osman* ajouta ses remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille. *Osman* lui persuada aisément de ne pas mettre au hasard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles, que nous ne croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des tartares qui les emmenèrent



à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le turc indigné qu'on osât ainsi violer la trève, fit arrêter les tartares, et les conduisit lui-même devant le grand-visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, et fit trancher la tête aux tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage. *Poniatowski* secondait le kan par les raisons les plus pressantes; mais *Osman* l'emporta sur l'impatience tartare et sur les insinuations de *Poniatowski*.

Le visir crut faire assez pour le grand-seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus-Méotides, et que tout le canon et les munitions de ces forteresses demeurassent au grand-seigneur; que le czar retirât ses troupes de la Pologne; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux, imposé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi son pays.

Enfin le traité allait être signé, sans qu'on eût

feulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du vifir, fut qu'on inférât un article par lequel le moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII*; et ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le czar et le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, et signé le premier août.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, se retirait tambour battant et enseignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, et de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le temps que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller passer le Pruth sur un pont à trois lieues de là. *Charles XII*, qui ne fesait rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage au hasard de se noyer, et traversa le camp moscovite au hasard d'être pris: il parvint à l'armée turque, et descendit à la tente du comte *Poniatowski*; qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, et lui apprit comment il

venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-visir ; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. " J'ai „ droit, dit le grand-visir d'un air calme, de „ faire la guerre et la paix. Mais reprend le „ roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite „ en ton pouvoir ? Notre loi nous ordonne, „ repartit gravement le visir, de donner la paix „ à nos ennemis, quand ils implorent notre mi- „ séricorde. Eh t'ordonne-t-elle, insiste le roi „ en colère, de faire un mauvais traité, quand „ tu peux imposer telles lois que tu veux ? Ne „ dépendait-il pas de toi d'amener le czar pri- „ sonnier à Constantinople ? "

Le turc, poussé à bout, répondit séchement : " Eh qui gouvernerait son empire en son absence? „ il ne faut pas que tous les rois soient hors de „ chez eux. " *Charles* repliqua par un sourire d'indignation : il se jeta sur un sopha, et regardant le visir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encore quelque temps avec le grand-visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, sans répondre un seul mot, alla se laver et prier DIEU.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares et le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante domestiques contre une armée. Il est pris et traité en prisonnier.

La fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender et tout le logement inondés des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; et comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grotbusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la



maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois semaines de temps une promesse de la régence impériale de rendre à *Charles XII* les honneurs qui lui étaient dûs, et de le conduire en toute sureté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* successeur de *Joseph I*, était en Espagne, où il disputait la couronne à *Philippe V*. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-visir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, et lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre; son chancelier *Mullern*, qui resta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-visir ne se rebuta pas: il ordonna à *Ismaël* bacha, nouveau sérasquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce sérasquier était d'un tempérament doux et d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* et l'amitié de tous les Suédois. Le roi

entra en conférence avec lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choses, la punition de son grand-visir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que *Charles* restait en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus ; il lui retrancha son thaïm, c'est-à-dire la provision que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un asile. Celle du roi de Suède était immense, consistant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une provision de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la splendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi sut que le visir avait osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son grand-maître-d'hôtel, et lui dit : « Vous n'avez eu „ que deux tables jusqu'à présent, je vous „ ordonne d'en tenir quatre dès demain. »

Les officiers de *Charles XII* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni provisions ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques et des janissaires devenus riches par les profusions du roi. M. *Fabrice* l'envoyé de Holstein, *Jeffreys* ministre d'Angleterre, leurs secrétaires, leurs amis donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec sa fierté ordinaire et sans inquiétude du



lendemain, subsistait de ces dons qui n'auraient pas suffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer secrétement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians européens. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand anglais, nommé *Couk*, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle, M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait *Baltagi Mehemet* de lâcheté et de perfidie. Un vieux janissaire, indigné de la faiblesse du visir, et de plus gagné par les présens de *Poniatowski*, se chargea de cette relation; et ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au sultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand-visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables: le czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses: les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le serail était alors plus rempli que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, et qui se terminent

d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie à l'ancien visir *Chourlouli* et à *Osman*, ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, et qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin de Saxe et de Moscovie ; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice, et avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le visir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort : il n'était pas riche, et sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand-visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire *Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, et fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-temps valet dans le sérail, et devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave ; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune *Sel'ctar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; et *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visirat : les plénipotentiaires du



czar qui restaient à Constantinople, et comme ministres, et comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth : mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes qu'on prenait à Constantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Desaleurs*, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* et de *Stanislas* : le ministre de l'empereur allemand les traversait : les factions de Suède et de Moscovie s'entre-choquaient, comme on a vu long-temps celles de France et d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas ; le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre et de Hollande le servissent secrètement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait sortir incessamment *Charles* des terres de l'empire turc ; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où i'

était toujours sur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suède sollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes; non plus comme un roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le sultan *Achmet* lui écrivit en ces termes:

Très-puissant entre les rois adorateurs de JESUS, *redresseur des torts et des injures, et protecteur de la justice dans les ports et les républiques du Midi et du Septentrion, éclatant en majesté, ami de l'honneur et de la gloire, et de notre sublime Porte,* Charles, *roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entreprises de bonheur.*

« AUSSITOT que le très-illustre *Achmet*, ci-
» devant chiaoux pachi, aura eu l'honneur de
» vous présenter cette lettre, ornée de notre
» sceau impérial, soyez persuadé et convaincu
» de la vérité de nos intentions qui y sont con-
» tenues, à savoir, que quoique nous nous fus-
» sions proposé de faire marcher de nouveau
» contre le czar nos troupes toujours victo-
» rieuses, cependant ce prince, pour éviter le
» juste ressentiment que nous avait donné son
» retardement à exécuter le traité conclu sur
» les bords du Pruth, et renouvelé depuis à
» notre sublime Porte, ayant rendu à notre
» empire le château et la ville d'Azoph, et
» cherché, par la médiation des ambassadeurs

„ d'Angleterre et de Hollande, nos anciens
„ amis, à cultiver avec nous les liens d'une
„ conftante paix, nous la lui avons accordée
„ et donné à fes plénipotentiaires, qui nous
„ reftent pour otages, notre ratification impé-
„ riale, après avoir reçu la fienne de leurs mains.
„ Nous avons donné au très-honorable et
„ vaillant *Delvet Gherai*, han de Budziack, de
„ Crimée, de Nagay et de Circaffie, et à notre
„ très-fage confeiller et généreux férafquier de
„ Bender, *Ifmaël*, (que DIEU perpétue et aug-
„ mente leur magnificence et prudence) nos
„ ordres inviolables et falutaires pour votre
„ retour par la Pologne, felon votre premier
„ deffein qui nous a été renouvelé de votre
„ part. Vous devez donc vous préparer à partir
„ fous les aufpices de la providence, et avec
„ une honorable efcorte, l'hiver prochain, pour
„ vous rendre dans vos provinces, ayant foin
„ de paffer en ami par celles de la Pologne.
„ Tout ce qui fera néceffaire pour votre voya-
„ ge vous fera fourni par ma fublime Porte, tant
„ en argent qu'en hommes, chevaux et chariots.
„ Nous vous exhortons fur-tout, et vous re-
„ commandons de donner vos ordres les plus
„ pofitifs et les plus clairs à tous les Suédois et
„ autres gens qui fe trouvent auprès de vous,
„ de ne commettre aucun défordre, et de ne
„ faire aucune action qui tende directement ou
„ indirectement à violer cette paix et amitié.
„ Vous conferverez par-là notre bienveillance,
„ dont nous chercherons à vous donner d'auffi
grandes et d'auffi fréquentes marques qu'il

„ s'en présentera d'occasions. Nos troupes desti„ nées pour vous accompagner recevront des
„ ordres conformes à nos intentions impériales.

„ Donné à notre sublime Porte de Constan-
„ tinople, le 14 de la lune rebyul eurech 1214."
Ce qui revient au 19 avril 1212.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au roi de Suède : il écrivit au sultan qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont sa hautesse l'avait comblé ; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encore passer de nouvelles; et ce qui semble étonnant, c'est que le grand-seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, et de ne pas entretenir un seul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du sultan, et que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les chrétiens.

Le sultan, enfermé dans son sérail parmi ses femmes et ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand-visir : ce ministre, aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du sérail ; et sans correspondance au-dehors, est



d'ordinaire trompé, ou trompe le sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction et la sécurité profonde de cette cour, que si les princes chrétiens se liguaient contre elle, leurs flottes seraient aux Dardanelles, et leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore: deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-visir: mais le favori qui le protégeait, et qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grâce, et le soutint encore quelque temps dans le ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le visir, et secrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti; mais le sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, et les janissaires, qui font trembler souvent les

ministres, les favoris et les sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussitôt le grand-seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'assembler une armée de deux cents mille combattans. Le sultan lui-même quitta Constantinople et vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps une ambassade solennelle envoyée au grand-seigneur de la part d'*Auguste*, et de la république de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cents personnes.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté et retenu prisonnier dans l'un des faubourgs de la ville: jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage et clair-voyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans sa tête d'autres desseins que de disputer des déserts au czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèse, nommé aujourd'hui la Morée, et de se rendre maître de la Hongrie.



Il n'attendait, pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier visir, dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du czar; son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il voulait renvoyer ce prince, mais il disait ouvertement qu'il ne fallait plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahissaient les visirs, et donnaient depuis trop long-temps le mouvement aux intrigues du sérail: que les Francs établis à Péra, et dans les Echelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul et non d'un ambassadeur. Le grand-visir, qui devait son établissement et sa vie même au favori, et qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions d'autant plus aisément qu'il s'était vendu aux Moscovites, et qu'il espérait se venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était aussi l'esclave de ses volontés: il avait conseillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; et il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, et le jeune *Czeremetaf*, plénipotentiaires et otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations,

ciations, que le czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand-visir, qui savait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer; et le sultan, content d'avoir en apparence imposé des lois aux Russes, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le czar, ensuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le sultan ne voulait point commettre son honneur et celui de l'empire ottoman, en exposant le roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partirait, mais que les ambassadeurs de Pologne et de Moscovie répondraient de la sureté de sa personne; ces ambassadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Auguste*, ne troubleraient son passage; et que *Charles* de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainsi réglé la destinée de *Charles*, *Ismaël*, sérasquier de Bender, se transporta à Varnitza, où le roi était campé, et vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chose, sinon que le grand-seigneur lui avait promis une armée et non une escorte, et que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, ministre et favori du roi *Auguste*, entretenait une correspondance secrète avec le kan de Tartarie et le séras-



quier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, et tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, sur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Dresde ; mais elles étaient conçues en termes si ambigus et si généraux, qu'il était difficile de démêler si le but du roi *Auguste* était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'*Auguste* voulût, en saisissant la personne du roi de Suède, hasarder la vie de ses ambassadeurs, et de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté, on savait que *Flemming*, ministre absolu d'*Auguste*, était très-délié et peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède semblaient rendre toute vengeance excusable ; et on pouvait penser que si la cour de Dresde achetait *Charles* du kan des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, *Mullern* son chancelier privé, et *Grotbusen* son favori. Ils lurent et relurent les lettres ; et la malheu-

reuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieba* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'*Auguste*. Dans toute autre occasion *Sapieba* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis longtemps son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait; le roi répondit au hasard, *mille Bourses*, qui font quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte: le sultan, au lieu de mille

bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au bacha la lettre suivante.

Lettre du grand-seigneur au bacha de Bender.

« Le but de cette lettre impériale est pour
» vous faire savoir que sur votre recommanda-
» tion et représentation, et sur celle du très-
» noble *Delvet Gherai* han à notre sublime Porte,
» notre impériale magnificence a accordé mille
» bourses au roi de Suède, qui seront envoyées
» à Bender sous la conduite et la charge du très-
» illustre *Mehemet Bacha*, ci-devant *Chiaoux*
» *Pachi*, pour rester sous votre garde jusqu'au
» temps du départ du roi de Suède, dont DIEU
» dirige les pas ; et lui être données alors avec
» deux cents bourses de plus, comme un sur-
» croit de notre libéralité impériale qui excède
» sa demande.

» Quant à la route de Pologne qu'il est résolu
» de prendre, vous aurez soin, vous et le han,
» qui devez l'accompagner, de prendre des
» mesures si prudentes et si sages que pendant
» tout le passage, les troupes qui sont sous
» votre commandement, et les gens du roi de
» Suède, ne causent aucun dommage et ne
» fassent aucune action qui puisse être réputée
» contraire à la paix qui subsiste encore entre
» notre sublime Porte et le royaume et la répu-
» blique de Pologne ; en sorte que le roi passe
» comme ami sous notre protection.

» Ce que fesant, comme vous lui recom-
» manderez bien expressément de faire, il

„ recevra tous les honneurs et les égards dûs
„ à sa majesté de la part des Polonais, ce dont
„ nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi
„ *Auguste* et de la république, en s'offrant
„ même à cette condition, aussi-bien que quel-
„ ques autres nobles polonais, si nous le re-
„ quérons, pour otages et sureté de son passage.

„ Lorsque le temps dont vous ferez convenu
„ avec le très-noble *Delvet Gherai* pour la mar-
„ che sera venu, vous vous mettrez à la tête
„ de vos braves soldats, entre lesquels seront
„ les Tartares, ayant à leur tête le han, et
„ vous conduirez le roi de Suède avec ses gens.

„ Qu'ainsi il plaise au seul DIEU tout-puissant
„ de diriger vos pas et les leurs; le bacha d'Au-
„ lòs restera à Bender pour le garder en votre
„ absence, avec un corps de spahis et un autre
„ de janissaires; et en suivant nos ordres et
„ nos intentions impériales en tous ces points
„ et articles, vous vous rendrez digne de la
„ continuation de notre faveur impériale, aussi-
„ bien que des louanges et des récompenses
„ dues à tous ceux qui les observent.

„ Fait à notre résidence impériale de Constan-
„ tinople, le 2 de la lune de cheval 1214 de
„ l'hégire."

Pendant qu'on attendait cette réponse du grand seigneur, le roi écrivit à la Porte pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le kan des Tartares; mais les passages étaient bien gardés: de plus le ministère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au sultan,

le visir empêcha même M. *Désaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce ministre, qui agissait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du grand-seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourses furent arrivées, son trésorier *Grotbusen*, qui avait appris la langue turque dans ce long séjour, alla voir le bacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cents bourses, et de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition, que le parti suédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grotbusen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent; « Mais, dit » le bacha, c'est nous qui ferons tous les frais de » votre départ; votre maître n'a rien à dépenser » tant qu'il sera sous la protection du mien. »

Grotbusen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs et ceux des Francs qu'il fallait avoir recours aux artisans suédois et polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait son

départ. Le bacha trop confiant donna les douze cents bourses ; il vint quelques jours après demander au roi d'une manière très-respectueuse les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, et qu'il lui fallait encore mille bourses. Le bacha, confondu à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi : " Il m'en „ coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé ta „ majesté ; j'ai donné les douze cents bourses „ malgré l'ordre exprès de mon souverain. ", Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. " Ah ! repartit le turc en s'en allant, „ mon maître ne sait point excuser les fautes ; il „ ne sait que les punir. "

Ismaïl bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point souffrir que les douze cents bourses fussent données avant le départ du roi, et ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le bacha l'indignation du grand-seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier : ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai ; et ils supplièrent sa hautesse que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance.



Charles persistant toujours dans l'idée que le kan

et le bacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors son envoyé auprès du grand-seigneur, de porter contre eux ses plaintes, et de demander encore mille bourses. Son extrême générosité, et le peu de cas qu'il fesait de l'argent l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la fesait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir : mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari* son interprète, homme adroit et entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir fesait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire et y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

« Je n'ai presque connu le roi de Suède que
» par la défaite de Pultava et par la prière qu'il
» m'a faite de lui accorder un asile dans mon
» empire : je n'ai, je crois, nul besoin de lui, et
» n'ai sujet ni de l'aimer ni de le craindre ;
» cependant, sans consulter d'autres motifs que
» l'hospitalité d'un musulman, et ma générosité
» qui répand la rosée de ses faveurs sur les grands
» comme sur les petits, sur les étrangers comme
» sur mes sujets, je l'ai reçu et secouru de tout,
» lui, ses ministres, ses officiers, ses soldats, et
» n'ai cessé pendant trois ans et demi de l'accabler
» de présens.

„ Je lui ai accordé une efcorte confidérable
„ pour le conduire dans fes Etats. Il a demandé
„ mille bourfes pour payer quelques frais, quoi-
„ que je les faffe tous : au lieu de mille, j'en ai
„ accordé douze cents ; après les avoir tirées de
„ la main du féráfquier de Bender, il en demande
„ encore mille autres, et ne veut point partir,
„ fous prétexte que l'efcorte eft trop petite, au
„ lieu qu'elle n'eft que trop grande pour paffer
„ par un pays ami.

„ Je demande donc fi c'eft violer les lois de
„ l'hofpitalité que de renvoyer ce prince, et fi les
„ puiffances étrangères doivent m'accufer de vio-
„ lence et d'injuftice, en cas qu'on foit réduit à le
„ faire partir par force. " Tout le divan répondit
que le grand-feigneur agiffait avec juftice.

Le muphti déclara que l'hofpitalité n'eft point de commande aux mufulmans envers les infidelles, encore moins envers les ingrats ; et il donna fon fetfa, efpèce de mandement qui accompagne prefque toujours les ordres importans du grand feigneur ; ces fetfa font révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent foient des efclaves du fultan comme les autres.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand-maître des écuries et un chiaou bacha premier huiffier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares ; auffitôt il alla à Varnitza demander fi le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du fultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de fa

colère : " Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il,
" et sors de ma présence." Le bacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, et lui cria toujours en courant : " Le roi
" ne veut point écouter la raison ; tu vas voir des cho-
" ses bien étranges. " Le jour même il retrancha les vivres au roi, et lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux polonais et aux cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent et laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison et à trois cents soldats suédois contre vingt mille tartares et six mille turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-seigneur lui avait envoyés, en disant : " Je ne veux ni de
" leurs provisions ni de leurs chevaux. " Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs et les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents suédois : il y travailla lui-même ; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres,

les autres enfonçaient des folives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement *Fabrice*, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait aussi M. *Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan, et sur-tout le bacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du sérail et le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan et le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* (*t*) leur avoua que sa majesté suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent DIEU à témoin qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne ; ils dirent

(*t*) Tout ce récit est rapporté par M. *Fabrice* dans ses lettres.

qu'ils avaient entre leurs mains les ambaſſadeurs ruſſes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au roi de Suède. Enfin ils ſe plaignirent amèrement des ſoupçons outrageans que le roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçu et ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader : il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrète correſpondance entre le kan tartare et le roi *Auguſte*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire ſortir *Charles XII* des terres du grand-ſeigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſura qu'il repréſenterait au roi l'injuſtice de ſes défiances, « Mais prétendez-vous » le forcer à partir? ajouta-t-il. Oui, dit le ba» cha; tel eſt l'ordre de notre maître. » Alors il les pria encore une fois de bien conſidérer ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une tête couronnée? « Oui, répliqua le kan en colère, ſi » cette tête couronnée déſobéit au grand » ſeigneur dans ſon empire. »

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII* paraiſſait inévitable, et l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le bacha engagea le kan à ſouffrir qu'on envoyàt dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-

ſeigneur, pour avoir les derniers ordres de ſa hauteſſe.

M. *Jeffreys* et M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus : il les appela médiateurs volontaires, perſiſta à ſoutenir que l'ordre du ſultan et le fetfa du muphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniſtre anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. M. *Fabrice* aimé du roi, et plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas haſarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, et le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ſes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois juſqu'à nouvel ordre; de ſorte que *Charles XII* ſortait quelquefois de ſon camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiſſaient reſpectueuſement le paſſage libre : il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de réſiſter.

Enfin l'ordre du grand-ſeigneur étant venu,

de paſſer au fil de l'épée tous les ſuédois qui ſeraient la moindre réſiſtance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaiſance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort ſur l'eſprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire auſſitôt ce triſte rapport. « Avez„ vous vu l'ordre dont vous parlez ? dit le roi.
„ Oui, repondit *Fabrice*. Hé bien dites-leur de
„ ma part que c'eſt un ſecond ordre qu'ils ont
„ ſuppoſé, et que je ne veux point partir. »
Fabrice ſe jetta à ſes pieds, ſe mit en colère, lui reprocha ſon opiniâtreté: tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en
„ ſouriant; s'ils m'attaquent, je ſaurai bien
„ me défendre. »

Les chapelains du roi ſe mirent auſſi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expoſer à un maſſacre certain les malheureux reſtes de Pultava, et ſur-tout ſa perſonne ſacrée ; l'aſſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte, qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers qui l'avaient ſi long-temps et ſi généreuſement ſecouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* et le général *Dardoff*, dont le ſentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice ; et l'aſſurant

qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. « Je fais par vos blessures „ et par les miennes, leur dit *Charles XII*, „ que nous avons vaillamment combattu ensemble ; vous avez fait votre devoir jusqu'à „ présent, faites-le encore aujourd'hui. ». Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir, avec trois cents suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier *Mullern*, le secrétaire *Empreus* et les clercs devaient défendre la maison de la chancellerie ; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat ; il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues des cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *alla*, *alla*, se fesaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothusen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement



Demirbash, tête de fer. Auffitôt il prend le parti de fortir feul fans armes des retranchemens ; il s'avança dans les rangs des janiffaires, qui prefque tous avaient reçu de l'argent de lui. "Eh quoi! mes amis, leur dit-il en pro-
» pres mots, venez-vous maffacrer trois cents
» fuédois fans défenfe? Vous, braves janif-
» faires, qui avez pardonné à cent mille ruffes,
» quand ils vous ont crié *amman*, (pardon)
» avez-vous oublié les bienfaits que vous avez
» reçus de nous? et voulez-vous affaffiner ce
» grand roi de Suède que vous aimez tant, et
» qui vous a fait tant de libéralités? Mes
» amis, il ne demande que trois jours, et les
» ordres du fultan ne font pas fi févères qu'on
» vous le fait croire."

Ces paroles firent un effet que *Grothufen* n'attendait pas lui-même. Les janiffaires jurèrent fur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le fignal de l'affaut : les janiffaires, loin d'obéir, menacèrent de fe jeter fur leurs chefs, fi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède ; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du fultan étaient fuppofés: à cette fédition inopinée le bacha n'eut à oppofer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreufe réfolution des janiffaires, et leur ordonna de fe retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent voulait donner immédiatement l'affaut

avec ses troupes ; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats ; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de *Grotbusen* et au chancelier *Mullern* ; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidelles gardes au roi ; et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le temps qu'ils fesaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que *Fabrice*, qui ne



pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte *Poniatowsky*, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan, pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier: il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: " Ah la tête de „ fer! puisqu'il veut périr, qu'il périsse. " Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange

réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janissaires d'un côté, et les tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* et *Sparre :* voyant que tous les soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : " Allons défendre la maison ; nous ,, combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris* ,, *et focis.* "

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maitre, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui fesaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même près de deux cents turcs ou tartares étaient entrés par



une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage: si le bras du turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII* dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste le la maison, et remplissaient les appartemens. " Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, „ dit-il ; " et se mettant à la tête de son monde, l ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait lans son appartement à coucher ; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de a subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves ; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart-d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janissaires qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. " Je te donne la vie, dit „ le roi au turc, à condition que tu iras faire „ au bacha un fidelle récit de ce que tu as vu. " Le turc promit aisément ce qu'on voulut ; et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes: une chambre basse pleine de mousquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette



tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières. (*u*)

(*u*) M. *Norberg*, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de M. de *Voltaire*; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, et n'a pu justifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de *Voltaire* au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du sieur *Fréderic*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maison du roi, et que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend aussi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : nous combattrons *pro aris et focis*; mais M. *Fabrice* qui était présent assure que le roi prononça ces mots, que *la Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de latin.

Fin du sixième Livre.

LIVRE

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Stanislas est pris dans le même temps Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le sérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralsund. Disgraces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

LE bacha de Bender attendait *Charles* gravement dans sa tente, ayant près de lui *Marco* pour interprète. Il reçut ce prince avec un profond respect, et le supplia de se reposer sur un sopha; mais le roi, ne prenant pas seulement garde aux civilités du turc, se tint debout dans la tente.

« Le tout-puissant soit béni, dit le bacha, de „ ce que ta majesté est en vie; mon désespoir „ est amer d'avoir été réduit par ta majesté à „ exécuter les ordres de sa hautesse. » Le roi, fâché seulement de ce que ses trois cents soldats s'étaient laissés prendre dans leurs retranchemens, dit au bacha: « Ah! s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, on ne nous aurait „ pas forcés en dix jours. Hélas! dit le turc, „ voilà du courage bien mal employé. » Il fit reconduire le roi à Bender, sur un cheval

richement caparaçonné. Ses suédois étaient ou tués ou pris; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées; on voyait sur les chemins les officiers suédois presque nus, enchaînés deux à deux, et suivant à pied des tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre sort; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismaël bacha ayant conduit *Charles XII* dans son sérail de Bender, lui céda son appartement et le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jeta tout botté sur un sopha et dormit profondément. Un officier, qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil; et le turc voyait avec étonnement un souverain qui couchait en bottes et nue tête. Le lendemain matin *Ismaël* introduisit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains et toute sa personne couvertes de sang et de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassuré bientôt par la manière libre et douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. "On prétend, dit *Fabrice*, que „ votre majesté a tué vingt janissaires de sa

„ main. Bon, bon, dit le roi, on augmente „ toujours les choses de la moitié." Au milieu de cette conversation, le bacha présenta au roi son favori *Grotbusen* et le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignît à lui pour fournir à cette dépense. Un français que la curiosité avait amené à Bender, et qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers assistés des soins, et même de l'argent du bacha, rachetèrent non-seulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs et des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople: son trésorier *Grotbusen* était avec lui: le chancelier *Mullern* et quelques officiers suivaient dans un autre char: plusieurs étaient à cheval; et lorsqu'ils jetaient les yeux sur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'escorte. *Fabrice* lui représenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée, et le pria de lui en donner une. « DIEU m'en préserve, dit le „ bacha, il voudrait nous en couper la barbe; » cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier et désarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, et qui s'était



vu l'arbitre du Nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

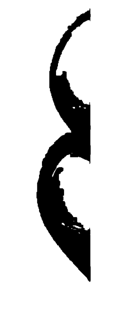
Le roi *Stanislas* avait été arrêté fur les terres des Turcs, et on l'amenait prifonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus foutenu par la main qui l'avait fait roi, fe trouvant fans argent, et par conféquent fans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; et ne pouvant plus fe conferver fon royaume, il avait défendu, autant qu'il avait pu, les Etats de fon bienfaiteur. Il avait même paffé en Suède, pour précipiter les fecours dont on avait befoin dans la Poméranie et dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce temps, le premier roi de Pruffe, prince très-fage, s'inquiétant avec raifon du voifinage des Mofcovites, imagina de fe liguer avec *Augufte* et la république de Pologne, pour renvoyer les Ruffes dans leur pays, et de faire entrer *Charles XII* lui-même dans cē projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans fes Etats et une barrière oppofée aux Ruffes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas.* Non-feulement *Stanislas* l'accepta, mais il fe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la néceffité, le bien public, la

gloire du ſacrifice et l'intérêt de *Charles* à qui il devait tout et qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender : il expoſa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs et le remède : il le conjura de ne point s'oppoſer à une abdication devenue néceſſaire par les conjonctures, et honorable par les motifs : il le preſſa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux qui s'immolait au bien public ſans répugnance. *Charles XII* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier en préſence de pluſieurs témoins : " Si mon ami ne veut pas être roi, je ,, ſaurai bien en faire un autre. "

Stanislas s'obſtina au ſacrifice que *Charles* refuſait. Ces temps étaient deſtinés à des ſentimens et à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; et il haſarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée ſuédoiſe qu'il commandait en Poméranie, et partit avec le baron *Sparre*, qui a été depuis ambaſſadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un français nommé *Haran*, alors major au ſervice de Suède, et qui eſt mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois et relâché ſur un paſſe-port obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoie à ſon armée le baron *Sparre*, entre dans Yaſſi



capitale de la Moldavie ; se croyant en sureté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté, il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est : il se dit major d'un régiment au service de *Charles XII*. On l'arrête à ce seul nom ; il est mené devant le hospodar de Moldavie qui, sachant déjà par les gazettes que *Stanislas* s'était éclipsé de son armée, concevait quelques soupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aisé à reconnaître à un visage plein et aimable et à un air de douceur assez rare.

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, et enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée suédoise. *Stanislas* et le hospodar parlaient latin. *Major sum*, lui dit *Stanislas*. *Imo maximus es*, lui répondit le moldave : et aussitôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi : mais aussi il le traita en roi prisonnier, et on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de rester jusqu'à ce qu'on eût des ordres du sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on fesait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au bacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à *Fabrice* : celui-ci, s'approchant du chariot de *Charles XII*, lui apprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que *Stanislas* était à quelques milles

de lui, conduit par des ſoldats. “Courez à lui, „ mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, ſans ſe „ déconcerter d'un tel accident : dites-lui bien „ qu'il ne faſſe jamais de paix avec le roi *Auguſte*; aſſurez-le que dans peu nos affaires „ changeront.” Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres Etats, tout captif dans une litière turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encore ſur ſa fortune, et eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la permiſſion du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Stanislas* : il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaiſe et aſſez mal monté, et lui demanda en allemand où était le roi de Pologne? Celui à qui il parla était *Stanislas* lui-même qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. “Eh quoi! dit le roi, ne vous ſouvenez-„ vous donc plus de moi?” Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède et la fermeté inébranlable, mais inutile, de ſes deſſeins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le bacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII* quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, et à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement



qu'on lui fit. (*x*) Cependant on conduisait *Charles* sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient et l'admiraient; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé aussi qu'il fut proposé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Grèce; mais quelques mois après, le grand-seigneur adouci le laissa partir.

M. *Desaleurs*, qui aurait pu prendre son parti, et empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Constantinople, aussi-bien que M. *Poniatowski*, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plupart des suédois restés dans Andrinople étaient en prison; le trône du sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville*, envoyé secrétement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à un prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé de *Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune

(*x*) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on se contredit ici, en disant que le roi *Stanislas* fut retenu en prisonnier et servi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré et prisonnier?

fortune ſelon ſon courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au ſultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, et de la trahiſon vraie ou fauſſe du kan et du bacha de Bender.

On y accuſait le viſir et les autres miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le grand-ſeigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à ſa hauteſſe, et d'avoir, par ſes artifices, arraché du ſultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité muſulmane, par lequel on avait violé le droit des nations d'une manière ſi indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour ſe défendre que ſes domeſtiques, et qui comptait ſur la parole ſacrée du ſultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, et l'écrire d'une écriture particulière ſur un papier fait exprès, dont on doit ſe ſervir pour tout ce qu'on préſente au ſultan.

On s'adreſſa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville; mais les affaires du roi de Suède étaient ſi déſeſpérées, et le viſir déclaré ſi ouvertement contre lui qu'aucun interprète n'oſa ſeulement traduire l'écrit de M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui,

moyennant quelque récompenſe et l'aſſurance d'un ſecret profond, traduiſit le mémoire en turc, et l'écrivit ſur le papier convenable : le baron d'*Arvidſon*, officier des troupes de Suède, contrefit la ſignature du roi. *Fierville*, qui avait le ſceau royal, l'appoſa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* ſe chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-ſeigneur, lorſqu'il irait à la moſquée ſelon la coutume. On s'était déjà ſervi d'une pareille voie pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes miniſtres ; mais cela même rendait le ſuccès de cette entrepriſe plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le viſir qui prévoyait que les Suédois demanderaient juſtice à ſon maître, et qui n'était que trop inſtruit par le malheur de ſes prédéceſſeurs, avait expreſſément défendu qu'on laiſſât approcher perſonne du grand-ſeigneur, et avait ordonné ſur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, et n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit franc, prit un vêtement à la grecque ; et ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la moſquée où le grand-ſeigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux haies de janiſſaires, entre leſquelles le grand-ſeigneur allait paſſer ; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le ſultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue*, il ſe jeta à genoux, et ſe débattit entre les mains des janiſſaires : ſon bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un franc : il reçut pluſieurs coups, et fut très-maltraité. Le grand-ſeigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, et en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *amman ! amman! miſéricorde ?* en tirant la lettre de ſon ſein. Le ſultan commanda qu'on le laiſſât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, et lui préſente l'écrit en lui diſant : *Sued Crall dan*, c'eſt le roi de Suède qui te le donne. Le ſultan mit la lettre dans ſon ſein, et continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue*, et on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du ſérail.

Le ſultan, au ſortir de la moſquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance rien que ſur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même ; quand un ſi brave officier aſſure un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc aſſuré que le ſultan quitta l'habit impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, et ſe déguiſa en officier des janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malthe, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun

ambaſſadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuſer les miniſtres, et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté qu'en parlant au ſultan même, il était cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le grand-ſeigneur malgré l'obſcurité de la priſon, et il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu officier des janiſſaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : " Chrétien, aſſure-toi que le ſultan mon „ maître a l'ame d'un empereur, et que ſi ton „ roi de Suède a raiſon, il lui fera juſtice."

Villelongue fut bientôt élargi ; on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le ſérail, dont les Suédois attribuèrent la cauſe à cette unique conférence. Le muphti fut dépoſé ; le kan des Tartares exilé à Rhodes, le ſéraſquier bacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte ottomane eſt ſi ſujette à de pareils orages qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le ſultan voulait apaiſer le roi de Suède par ces ſacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie et le ſéraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourſes malgré l'ordre du grand-ſeigneur. Il mit

fur le trône des Tartares le frère du kan dépofé, jeune homme de fon âge, qui aimait peu fon frère, et fur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-vifir *Juffuf*, il ne fut dépofé que quelques femaines après ; et *Soliman* bacha eut le titre de premier vifir.

Je fuis obligé de dire que M. de *Villelongue* et plufieurs fuédois m'ont affuré que la fimple lettre préfentée au fultan au nom du roi, avait caufé tous ces grands changemens à la Porte ; mais M. de *Fierville* m'a de fon côté affuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiftorien, c'eft de conter ingénument le fait, fans vouloir pénétrer les motifs, et de fe borner à dire précifément ce qu'il fait, au lieu de deviner ce qu'il ne fait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince: on le tranfporta de fon chariot au château fur un fopha ; mais *Charles*, pour n'être point vu de cette multitude, fe mit un carreau fur la tête.

La Porte fe fit prier quelques jours de fouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à fix lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgi* dit au grand-vifir *Soliman* : " Va, fais avertir le roi
„ de Suède qu'il peut refter à Démotica toute
„ fa vie ; je te réponds qu'avant un an il deman-



„ dera à s'en aller de lui-même ; mais sur-tout „ ne lui fais point tenir d'argent. "

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui et pour sa suite : on lui accorda seulement vingt cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas; mais la bourse de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-visir *Soliman*; sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave et grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de *Charles* a si long-temps dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan *Achmet III*. Cet empereur se déguisait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il se glissait le soir dans les cafés de Constantinople, et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, et pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui se plaignait que les vaisseaux turcs ne revenaient jamais avec des prises, et qui jurait que s'il était capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidelles. Le grand-seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un

vaiſſeau à commander, et qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque malthoiſe et une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine général de la mer, et enfin grand-viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori; et pour ſe rendre néceſſaire, il projeta de faire la guerre aux Moſcovites; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares et l'ambaſſadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet oſât l'envoyer chercher: il ordonna à ſon chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place; et de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, et ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, et réſolut de n'en pas ſortir tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade: le chancelier *Mullern*, *Grotbuſen* et le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de ſorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe et de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux mêmes: et ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII* paſſait ſa vie dans

ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, et pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encore quelque temps la réputation des armes ſuédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brème, et ce que le roi poſſédait encore en Allemagne; mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte et conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brème. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, et les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebesck, et d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois le 20 décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre et du terrain, et on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats des plus ſanglans et des plus acharnés qui ſe fût encore donné entre ces deux nations rivales.

Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois et les Saxons furent enfoncés, et quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguste* et de la comtesse de *Konigsmarck*, connu sous le nom de comte de *Saxe*, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de *Saxe* qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, et en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebesck, et y eut un cheval tué sous lui: je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, et que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille; tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altona, qui appartient au roi de Danemarck. Altona est au-dessous de



Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Danemarck favorisait cette ville de beaucoup de priviléges; son dessein était d'y établir un commerce florissant: déjà même l'industrie des Altonais, encouragée par les sages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg en concevait de la jalousie, et ne souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que *Steinbock* fut à la vue d'Altona, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, et qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magistrats vinrent se jeter à ses pieds, et offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cents mille. Les Altonais supplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances; et assurèrent que le lendemain ils apporteraient cette somme: le général suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altona sans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg le flambeau à la main: une faible porte de bois et un fossé déjà comblé étaient les seules défenses des Altonais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit: c'était le 9 janvier 1713: il fesait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre

plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant et en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans, et moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altona brûla, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois : tout fut consumé ; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, et supplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altona quelques maladies contagieuses ; et les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altonais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plupart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.



Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les miniftres et les généraux de Pologne et de Danemarck écrivirent au comte de *Steinbock* pour lui rêprocher une cruauté fi grande, qui, faite fans néceffité et demeurant fans excufe, foulevait contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit " qu'il ne s'était porté à
» ces extrémités que pour apprendre aux enne-
» mis du roi fon maître à ne plus faire une guerre
» de barbares, et à refpecter le droit des gens;
» qu'ils avaient rempli la Poméranie de leurs
» cruautés, dévafté cette belle province, et
» vendu près de cent mille habitans aux Turcs;
» que les flambeaux qui avaient mis Altona en
» cendres étaient les repréfailles des boulets
» rouges par qui Stade avait été confumée."

C'était avec cette fureur que les Suédois et leurs ennemis fe fefaient la guerre. Si *Charles XII* avait paru alors dans la Poméranie, il eft à croire qu'il eût pu retrouver fa première fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de fa préfence, étaient encore animées de fon efprit; mais l'abfence du chef eft toujours dangereufe aux affaires, et empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions fignalées, qui en un autre temps auraient été décifives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Mofcovites, les Saxons et les Danois de fe réunir. On lui enleva des quartiers: il perdit du monde dans plufieurs efcarmouches : deux mille hommes de fes troupes fe noyèrent en

paſſant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holſtein. Toutes ces pertes étaient ſans reſſource; dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiſſans.

Il voulut défendre le pays du Holſtein contre le Danemarck; mais malgré ſes ruſes et ſes efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, et *Steinbock* fut priſonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'île de Rugen et de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des alliés: elle fut ſequeſtrée entre les mains du roi de Pruſſe. Les Etats de Brème furent remplis de garniſons danoiſes. Au même temps les Ruſſes inondaient la Finlande, et y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, et qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon roi s'obſtinait à reſter à Démotica, et ſe repaiſſait encore de l'eſpérance de ce ſecours turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place du viſir était devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſait l'occuper: elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le favori *Ali Coumourgi* prit le titre de grand-viſir. Alors toutes les eſpérances du roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait

été fervi, quand les intétêts de ce favori s'accordaient avec les fiens.

Il avait été onze mois à Démotica enfeveli dans l'inaction et dans l'oubli; cette oifiveté extrême, fuccédant tout à coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dant toute l'Europe. Le confeil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de fa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le fénat vint en corps fupplier la princeffe *Ulrique Eléonore*, fœur du roi, de fe charger de la régence, pendant cette longue abfence de fon frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le fénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemarck, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princeffe jugeant bien que fon frère ne ratifierait jamais la paix, fe démit de la régence, et envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de fa fœur à Démotica. Le defpotifme qu'il avait fucé en naiffant lui fefait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, et que le fénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domeftiques, qui voulaient commander dans la maifon en l'abfence du maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de fes bottes, et que ce ferait d'elle dont il faudrait qu'ils priffent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre fon autorité, et pour défendre

enfin ſon pays, n'eſpérant plus rien de la Porte ottomane, et ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au grand-viſir qu'il ſouhaitait partir et s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de ſa part. "Hé bien, dit le viſir au „ comte *Deſaleurs*, n'avais-je pas bien dit que „ l'année ne ſe paſſerait pas ſans que le roi de „ Suède demandât à partir ? Dites-lui qu'il eſt à „ ſon choix de s'en aller ou de demeurer ; mais „ qu'il ſe détermine bien, et qu'il fixe le jour „ de ſon départ, afin qu'il ne nous jette pas „ une ſeconde fois dans l'embarras de Bender."

Le comte *Deſaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi ; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la miſère d'un fugitif. Il donna à *Grothuſen* le titre d'ambaſſadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingts perſonnes toutes ſuperbement vêtues.

Les reſſorts ſecrets qu'il fallut faire jouer pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étaient plus humilians que l'ambaſſade n'était pompeuſe.

M. *Deſaleurs* prêta au roi quarante mille écus ; *Grothuſen* avait des agens à Conſtantinople qui empruntaient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents piſtoles d'un marchand anglais, mille francs d'un turc.



On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du

divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-visir; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir repliqua séchement que son maître savait donner quand il voulait, et qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non-monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le *roi de* Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec six chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : on lui présenta de la part du grand-seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait soin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie ; c'est un usage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez

les

les animaux les races dont on a ſoin, et qui ſont ſans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes ſortes de proviſions, et trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, ſachant que pluſieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi mahométane, il ſuppliait ſa majeſté de liquider toutes ſes dettes, et d'ordonner au réſident, qu'il laiſſait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. " Non, dit le roi, ſi mes domeſtiques ont „ donné des billets de cent écus, je veux les „ payer, quand ils n'en auraient reçu que dix."

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec l'aſſurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suède, et *Grothuſen* eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le feſaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du roi. Il ſe levait dans la route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le roi prenait plaiſir à leur embarras, et diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs,

Stanislas en sortait par un autre chemin, et allait se retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alsace, et qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X*, successeur de *Christine* avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* assigna à *Stanislas* le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante et dix mille écus. Ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres et tant d'espérances. *Stanislas* voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguste*; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII* lui fit perdre ses terres et ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-*Ponts* jusqu'à la mort de *Charles*; alors cette province retournant à un prince de la maison palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace française. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguste*, en porta ses plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables : " Monsieur, mandez „ au roi votre maître que la France a toujours „ été l'asile des rois malheureux. "

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, fesaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience

de voir paſſer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même avaient fait tant de bruit en Europe et en Aſie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'eſſuyer toute cette pompe, ni de montrer en ſpectacle le priſonnier de Bender; il avait réſolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ſes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz ſur les frontières de la Tranſilvanie, après avoir congédié ſon eſcorte turque, il aſſembla ſa ſuite dans une grange; et il leur dit à tous de ne ſe mettre point en peine de ſa perſonne, et de ſe trouver le plutôt qu'ils pourraient à Stralſund en Poméranie ſur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *During* et quitta toute ſa ſuite gaiement, la laiſſant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la triſteſſe. Il prit une perruque noire pour ſe déguiſer, car il portait toujours ſes cheveux; mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poſte à cheval avec ſon compagnon de voyage.

Il évita dans ſa route, autant qu'il le put, les terres de ſes ennemis déclarés et ſecrets, prit ſon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Veſtphalie et le Meckelbourg; ainſi il fit preſque le tour de l'Allemagne, et alongea ſon che-

min de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru ſans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues exceſſives comme le roi de Suède, s'évanouit en deſcendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment ſur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or: "Donne-m'en la moitié, „ dit le roi; je vois bien que tu n'es pas en état „ de me ſuivre, j'achèverai la route tout ſeul." *During* le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce temps il ſerait en état de remonter à cheval et de ſuivre ſa majeſté; il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il allait courir. Le roi inexorable ſe fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la réſolution du roi, s'aviſa d'un ſtratagème innocent: il tira à part le maître de la poſte, et lui montrant le roi de Suède: "Cet homme, lui dit-„ il, eſt mon couſin; nous voyageons enſemble „ pour la même affaire; il voit que je ſuis „ malade, et ne veut pas ſeulement m'attendre „ trois heures; donnez-lui, je vous prie, le „ plus méchant cheval de votre écurie, et „ cherchez-moi quelque chaiſe ou quelque „ chariot de poſte."

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux: ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit

noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de *During*; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charrette la nuit sans s'arrêter en aucun lieu.

† Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fit parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède: on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courrier dans sa chambre.

† 21 novembre 1714.

Ducker à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras, " Eh quoi ! dit-il, *Ducker*, mes „ plus fidelles sujets m'ont-ils oublié ? " Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville, tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent des habitans qui se demandaient les uns aux autres : Est-il vrai que le roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il fallut couper ses bottes sur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes et visiter les fortifications. Le jour même il envoya par tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités, si conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII*, m'ont été confirmées par le comte de *Croissi*, ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été apprises par M. *Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien

différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui en avait si long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford* ministre habile, et le lord *Bolingbroke*, un des plus brillans génies et l'homme le plus éloquent de son siècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, et engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puissances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de *Louis XIV*, commençait à régner paisiblement sur les débris de la monarchie espagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes Etats. *Louis XIV* n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne reine d'Angleterre, était morte le 10 août 1714, haïe de la moitié de sa nation pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuart*, prince malheureux, exclu du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles lois lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, *George I*, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une

fille de *Jacques*, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, et chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages et le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, et telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, et se réunissaient contre le roi de Suède.

Auguste était depuis long temps remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du czar et du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre et des Etats-Généraux, qui tous garans du traité d'Altranstad, quand *Charles XII* imposait les lois, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguste* ne jouissait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en representant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire: elle était en armes pour l'obliger à se

conformer

conformer aux *pacta conventa*, contrat sacré entre les peuples et les rois, et semblait n'avoir rappelé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas*; son parti semblait anéanti, et on ne se ressouvenait en Pologne du roi de Suède que comme d'un torrent qui avait pour un temps changé le cours de toutes choses dans son passage.

Pultava et l'absence de *Charles XII*, en fesant tomber *Stanislas*, avaient aussi entraîné la chute du duc de Holstein neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses Etats par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré et humilié des malheurs du fils; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des souverains qu'il avait faits ou rétablis fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Fréderic Guillaume*, depuis peu roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stetin et une partie de la Poméranie, sur laquelle il avait des droits pour quatre cents mille écus payés au roi de Danemarck et au czar.

George électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait aussi séquestré entre ses mains le duché de Brème et de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles de *Charles XII*, et ceux qui les avaient en garde

devenaient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Quant au czar, il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes même, sa persévérance à s'instruire et à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris, ses travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquises les rois ancêtres de *Charles*, étaient sous le joug moscovite.

Pierre Alexiowitz, qui vingt ans auparavant n'avait pas une barque dans la mer Baltique se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe et aux desseins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par lui et l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa et battait les Suédois, cet empereur se mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland, située dans la mer Baltique à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que son rival *Charles XII* se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers et les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage; et de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte russe se trouva le 15 juillet à la hauteur d'Aland. Elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingts galères et de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'amiral *Apraxin* la commandait: l'empereur russe y servait en qualité de contre-amiral. La flotte suédoise vint le 16 à sa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinschild*; elle était moins forte des deux tiers, toutefois elle se battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaisseau d'*Erinschild*, et le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland; et ayant pris plusieurs soldats suédois qui n'avaient pu encore s'embarquer sur la flotte d'*Erinschild*, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseaux d'*Erinschild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate et six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse et des

vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, et où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maisons ; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flotte russe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau : *Pierre Alexiowitz* y parut en qualité de contre-amiral. Un boïard russien, nommé *Romanodowsky*, lequel représentait le czar dans des occasions solennelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, et on le déclara vice-amiral, en considération de ses services ; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moscovite, enfin victorieux des Suédois sur mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu médiateur entre la république et *Auguste* ; gloire aussi flatteuse peut-être

que d'y avoir fait un roi. Cet éclat et toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au czar; il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival, car il fesait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient porter à Pétersbourg leur induſtrie: il tranſportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède: ſes Etats s'enrichiſſaient par ſes victoires; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de miſère. Plus de cent mille ſuédois étaient eſclaves dans les vaſtes Etats du czar, et preſque autant avaient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement; mais l'eſpérance renaquit dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect et d'admiration pour lui étaient encore ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse. Il est assiégé dans Stralsund, et se sauve en Suède. Entreprise du baron de Gortz son premier ministre. Projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une descente en Angleterre. Charles assiège Fréderickshal en Norvège. Il est tué. Son caractère. Gortz est décapité.

Le roi, au milieu de ces préparatifs, donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Fréderic de Hesse-Cassel* La reine douairière, grand'mère de *Charles XII* et de la princesse, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête le 4 avril 1715 dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck et de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère généralissime de ses armées en Suède. Ce prince avait servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France: il était regardé comme un bon général; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII.*

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes alle-

mandes du roi d'Angleterre et celles de Danemarck investirent la forte ville de Vismar: les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même temps vers Stralsund pour en former le siége. Les rois de Danemarck et de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux suédois. Le czar était alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, et cent cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une descente: tantôt il avançait jusqu'à la côte de Helsinbourg, tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes sur les côtes, et n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même temps ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédaient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie; mais le czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, et qui, après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Baltique, est la petite île d'Usedom: cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite et à gauche; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette île, et s'en était saisi, aussi-bien que de Stetin qu'il gardait en séquestre; *le tout*, disait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Usedom au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts; l'un était le fort de la Suine, sur la

branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conſéquence, était Pennamonder ſur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts et toute l'île, que deux cents cinquante ſoldats poméraniens commandés par un vieil officier ſuédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conſervé.

Le roi de Pruſſe envoie le 4 août quinze cents hommes de pied, et huit cents dragons pour débarquer dans l'île: ils arrivent et mettent pied à terre, ſans oppoſition, du côté du fort de la Suine. Le commandant ſuédois leur abandonna ce fort comme le moins important: et ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il ſe retira dans le château de Pennamonder avec ſa petite troupe, réſolu de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'aſſiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin; on renforce les troupes pruſſiennes de mille fantaſſins et de quatre cents cavaliers. Le 18 août on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place eſt vivement battue par le canon et par les mortiers. Pendant le ſiége, un ſoldat ſuédois, chargé en ſecret d'une lettre de *Charles XII*, trouva le moyen d'aborder dans l'île et de s'introduire dans Pennamonder: il rendit la lettre au commandant; elle était conçue en ces termes: "Ne faites aucun feu que quand les ennemis „ ſeront au bord du foſſé; défendez-vous juſqu'à „ la dernière goutte de votre ſang; je vous re- „ commande à votre bonne fortune. CHARLES."

Slerp, ayant vu ce billet, résolut d'obéir et de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut: les assiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre: mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie et à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace et la fidélité de le suivre; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière, et après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant et son major. Alors cent soldats, qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie, et furent faits prisonniers: on trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître, qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Usedom et les îles voisines, qui furent bientôt prises; que Vismar était prêt de se rendre; qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralsund; et cette place était déjà assiégée par trente six mille hommes.

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siège qu'y soutint le roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie



entre la mer Baltique et le lac de Franken, sur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle et par des retranchemens qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck et de Prusse entreprirent ce siège avec une armée de trente-six mille hommes, composée de prussiens, de danois et de saxons.

L'honneur d'assiéger *Charles XII* était un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du siége, disait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvait être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier ; la terreur de ses armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même et n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très-singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, et du côté de l'Orient à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que, lorsque les vents d'Occident soufflaient avec quelque violence,

ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune: il déserta et alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué, et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident soufflant encore, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, et les Prussiens et les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit cents hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés et surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers et quatre soldats saxons étaient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, et la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna et on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund, dans la mer Baltique, est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place, et où la garnison et les bourgeois auraient pu se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre et par mer, et que, selon toutes les apparences, il serait réduit ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait si long-temps méprisés, et auxquels il avait imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis fesaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très-difficile ; enfin ayant fait construire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi présent par-tout était dans cette île ; il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait

abordé ; il se met à leur tête et marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché ses troupes, par une précaution qui semblait inutile. Les officiers qui commandaient sous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient *Charles XII* à Stralsund ; mais le prince d'*Anhalt* qui savait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, et prenait toutes ses suretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de frise.* Ces paroles furent entendues des sentinelles : l'alarme est donnée aussi-tôt dans le camp, les ennemis se mettent sous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé : *Ah*, dit-il, *est-il possible* ! *je ne m'y attendais pas.* Cette surprise ne le découragea point : il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées : ses ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à *Charles* : il prend son parti sur le champ : il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, et suivi en un instant de tout le reste ; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard, servirent de fascines. Le roi, les généraux



qu'il avait avec lui, les officiers et les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois et les Prussiens; mais le nombre était trop inégal: les Suédois furent repoussés après un quart-d'heure de combat, et repassèrent le fossé. Le prince d'*Anhalt* les poursuivit alors dans la plaine; il ne savait pas que dans ce moment c'était *Charles XII* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. *Grothusen* le favori du roi, et le général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut *Charles*, et lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux: "Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ,, ou je vous tue." *Charles* avait à sa ceinture un pistolet: il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mamelle gauche: le coup, qu'il

appelait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, et près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowski* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du roi *Auguste*, et de là à celui du roi de Suède: la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de *Charles XII*. Il fut pris avec sa troupe, et ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund et près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien; le jour il fesait faire des coupures et des

retranchemens derrière les murailles ; la nuit il fesait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brèche ; les bombes pleuvaient sur les maisons ; la moitié de la ville était en cendres : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet donc la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. « Qu'y a-t-il » donc ? lui dit le roi d'un air tranquille ; pour- » quoi n'écrivez-vous pas ? » Celui-ci ne put répondre que ces mots : « Eh ! Sire, la bombe! » Hé bien, reprit le roi, « qu'a de commun la » bombe avec la lettre que je vous dicte ? con- » tinuez. »

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un *Colbert*, comte de *Croissy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de

Torcy célèbre miniſtre d'Etat, et parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambaſſade auprès de *Charles XII*, c'était preſque la même choſe. Le roi entretenait *Croiſſy* des heures entières dans les endroits les plus expoſés, pendant que le canon et les bombes tuaient du monde à côté et derrière eux, ſans que le roi s'aperçut du danger, ni que l'ambaſſadeur voulût lui faire ſeulement ſoupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce miniſtre fit ce qu'il put avant le ſiége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Pruſſe; mais celui-ci demandait trop, et *Charles XII* ne voulait rien céder. Le comte de *Croiſſy* n'eut donc, dans ſon ambaſſade, d'autre ſatisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme ſingulier. Il couchait ſouvent auprès de lui ſur le même manteau: il avait, en partageant ſes dangers et ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardieſſe dans ceux qu'il aimait: il diſait quelquefois au comte de *Croiſſy*: *Veni, maledicamus de rege:* " Allons, diſons un peu de mal de *Charles XII.*" C'eſt ce que cet ambaſſadeur m'a raconté.

Croiſſy reſta juſqu'au 13 novembre dans la ville; et enfin ayant obtenu des ennemis permiſſion de ſortir avec ſes bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laiſſa au milieu des



ruines de Stralfund avec une garnifon dépérie des deux tiers, réfolu de foutenir un affaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, et en furent deux fois chaffés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les affiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* refta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un affaut général. Il s'arrêta le 21 jufqu'à minuit fur un petit ravelin tout ruiné par les bombes et par le canon : le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus refter dans une place qu'il n'était plus queftion de défendre ; mais la retraite était devenue auffi dangereufe que la place même. La mer Baltique était couverte de vaiffeaux mofcovites et danois. On n'avait dans le port de Stralfund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls, qui rendaient cette retraite glorieufe, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715 avec dix perfonnes feulement. Il fallut caffer la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura plufieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiffer fortir *Charles* de Stralfund, et de le prendre mort ou vif. Heureufement ils étaient fous le vent, et ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en paffant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la

Babette, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent ſur le roi. Les matelots feſaient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles*; un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer Baltique: dès le lendemain Stralſund ſe rendit; la garniſon fut faite priſonnière de guerre, et *Charles* aborda à Iſted en Scanie, et de là ſe rendit à Carelſcroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, ſur un vaiſſeau de cent-vingt canons, pour aller donner les lois au Nord.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abſence; mais ſon deſſein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient et qu'il était forcé d'opprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur: il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Veter en Oſtrogothie; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, et s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carelſcroon, où il ſéjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans: il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans et

des femmes; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppléer on donna des commissions à des armateurs, qui, moyennant des priviléges excessifs et ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaisseaux: ces efforts étaient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe et d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, et on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, et des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre roi; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède; cette crainte était si bien fondée et si forte que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaiſe avait déjà paru dans la mer Baltique, ſans qu'on ſût quels étaient ſes ordres; et le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Moſcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printemps de 1716.

† Ce fut une ſurpriſe extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII*, quand au lieu de défendre ſon pays menacé par tant de princes, il paſſa en Norvége au mois de mars 1716 avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal* on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant ſe ſoutenir chez lui-même contre ſes ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Heſſe ſon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvége que par des défilés aſſez dangereux, et quand on les a paſſés, on rencontre, de diſtance en diſtance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers: il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de danois aurait pu arrêter l'armée ſuédoiſe; mais on n'avait pas prévu cette invaſion ſubite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, et ne fît pas une deſcente en Suède, comme il en était convenu avec ſes alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même temps des



† 1716.

plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gortz*, né en Franconie, et baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des services importans au roi de Suède pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori et son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple et si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge.

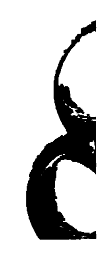
Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, et il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; aussi prit-il sur *Charles XII* un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron de *Gortz*: d'autant plus soumis à ce ministre que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, et que *Gortz* ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que

c'était le seul que *Charles* n'eût point offensé; que *George* était entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, et uniquement pour garder Brème et Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le czar était secrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Vismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens et aux Danois le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes moscovites, qui étaient dans le Meckelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'esprit du czar, et avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule puissance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse, alliés justement jaloux; soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans



avaient vaincu l'élite des troupes danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encore était le besoin d'argent. Le czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches: ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encore incertain, et le travail ruineux. Il établissait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances: ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance et sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la contagion, vide d'habitans, et qui était alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il fesait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnaies; remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, et qui est sur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Gortz* bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur moscovite à quelque prix que ce pût être; lui fesant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne et d'Angleterre, et lui donnant

nant à entendre que *Pierre Alexiowitz* et *Charles XII* réunis pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient et au nord de la mer Baltique; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces que le czar possédait déjà, et qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jean II* sur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holstein dans ses Etats.

Charles, flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre. *Gortz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, et le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un écossais nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les écossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance et la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures; le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckel-

bourg, et il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg et la noblesse de ce pays; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche: ils ne voulaient point d'un voisin si terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, et en opprimer les souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gortz* s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrètes. Le czar les amusait tous aussi par des espérances. *Charles XII*, cependant, était en Norvége avec son beau-frère le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille danois divisés en plusieurs corps, que le roi et le prince de Hesse passèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale de ce royaume: la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée et une flotte danoise approchaient pour défendre la Norvége. *Charles*, qui manquait de vivres, se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret et

des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Gortz* fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, et qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes et des vaisseaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, et particulièrement des anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe et de l'Amérique. Poursuivis par-tout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils surent que *Charles XII* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau hollandais, et qui alla proposer au baron de *Gortz* de les recevoir dans le port de Gotembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes suédois, l'un nommé *Cromstrom*, et l'autre

Mendal, pour conſommer la négociation avec ces corſaires de Madagaſcar. On trouva depuis un ſecours plus noble et plus important dans le cardinal *Albéroni*, puiſſant génie, qui a gouverné l'Eſpagne aſſez long-temps pour ſa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II* ſur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le miniſtère, et qu'il avait l'Eſpagne à rétablir avant que de ſonger à bouleverſer d'autres royaumes, il ſemblait qu'il ne pouvait de pluſieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Eſpagne, lui rendre ſon crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George*: tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'eſprit.

Gortz ayant ainſi diſperſé à la cour de Moſcovie et à celle d'Eſpagne les premières étincelles de l'embraſement qu'il méditait, alla ſecrétement en France, de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir et des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur

pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix mille hommes, et feſaient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, inſtruit par le baron de *Gortz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens: il les encouragea, et leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables que *Gortz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſéaux, en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrétement en France pluſieurs officiers, entr'autres le chevalier de *Folard*, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaiſes, et y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au roi de Suède, moins par des vues intéreſſées que par le déſir de ſervir ſous un roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le chevalier de *Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre; il avait étudié toute ſa vie cet art en philoſophe, et il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes commentaires ſur *Polibe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII*, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, et qui ne ſe laiſſait conduire en rien par la coutume; il deſtina le chevalier de *Folard* à être un des inſtrumens dont il voulait ſe ſervir dans la deſcente projetée en Ecoſſe. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres ſecrets du baron de *Gortz*. Beaucoup



[illegible] plus grand nombre d'it-
[illegible] conjuration d'une
[illegible] tramoit en même temps
[illegible] France, en Moscovie, et
[illegible] secrètement
[illegible]
[illegible] peu de chose
[illegible] beaucoup
[illegible] important,
[illegible] pouvait tenir, était
[illegible] Charles; il
[illegible] Le
[illegible] Moscovie,
[illegible] aux vues
[illegible] minif-
[illegible] politique
[illegible] le
[illegible]
[illegible]
[illegible] par
[illegible] la Suède
[illegible] par ses
[illegible] de
[illegible]
[illegible] le
[illegible]
[illegible] en
[illegible]
[illegible]
[illegible]; il
[illegible] de fait

et d'apprendre, et exercer en même temps fa politique.

Gortz vit deux fois à la Haye cet empereur; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable: fes grands desfeins paraissaient couverts d'un fecret impénétrable: il fe flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix: il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord: il preffait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunfwick, où les intérêts de la Suède et de fes ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit fes intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier eft de vendre le fecret de leurs amis, et qui fubfifte de délations et fouvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France fous fon gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'efpion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens perfonnels, lui découvrit les menées qui fe tramaient contre lui.

Dans le même temps les Hollandais, qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gortz*, communiquèrent leurs foupçons au miniftre anglais. *Gortz* et *Gyllembourg* pourfuivaient leurs



desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, et l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouïe pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de *Gortz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile ne tourna qu'à leur confusion. *Gortz* demanda au comte de *Welderen* s'il était connu de lui? " Oui, Monsieur, répondit le hol„ landais. Hé bien, dit le baron de *Gortz*, si „ vous me connaissez, vous devez savoir que je ne „ dis que ce que je veux. " L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin : tous les ambassadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon*, ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Gortz* et de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient sans excuse : ils avaient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit

our sa justification imprimer les lettres du baron e *Gortz* et du comte de *Gyllembourg*, trouvées ans les papiers du dernier. Le roi de Suède était lors dans la province de Scanie ; on lui apporta es' lettres imprimées, avec la nouvelle de enlèvement de ses deux ministres. Il demanda en ouriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes. l ordonna aussitôt qu'on arrêtât à Stockholm le ésident anglais avec toute sa famille et ses domestiques ; il défendit sa cour au résident hollandais, u'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne ésavoua le baron de *Gortz* : trop fier pour nier ıne entreprise qu'il avait approuvée, et trop sage our convenir d'un dessein éventé presque dans a naissance ; il se tint dans un silence dédaigneux vec l'Angleterre et la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il 'était point nommé, mais obscurément impliqué lans les lettres de *Gyllembourg* et de *Gortz*, il crivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine le complimens sur la conspiration, et d'assurance l'une amitié sincère ; le roi *George* reçut ses rotestations sans les croire, et feignit de se laisser romper. Une conspiration tramée par des particuiers, quand elle est découverte, est anéantie ; nais une conspiration de rois n'en prend que de ouvelles forces. Le czar arriva à Paris au nois de mai de la même année 1717. Il ne 'y occupa pas uniquement à voir les beautés le l'art et de la nature, à visiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets les curieux, les maisons royales : il proposa



au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moſcovite. Son deſſein était de ſe réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Staniſlas* aux priſes avec le roi *Auguſte*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouverait ſes avantages. Dans ces vues, il propoſa au régent de France la médiation entre la Suède et la Moſcovie, et de plus une alliance offenſive et défenſive avec ces couronnes et celle d'Eſpagne. Ce traité qui paraiſſait ſi naturel, ſi utile à ces nations, et qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait préciſément dans ce temps des engagemens tout contraires ; il ſe liguait avec l'empereur d'Allemagne et *George* roi d'Angleterre. La raiſon d'Etat changeait alors dans l'eſprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de ſe déclarer contre ſon ancien allié le roi *Auguſte*, et d'embraſſer les querelles de *Charles* ſon mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemands et des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*, après l'avoir ſoutenu ſi longtemps contre ces mêmes ennemis aux dépens

e tant de tréfors et de fang. Tout ce que le zar obtint par des voies indirectes fut que le égent interposât ses bons offices pour l'élargiss-ment du baron de *Gortz* et du comte de *yllembourg*. Il s'en retourna dans ses Etats à la n de juin, après avoir donné à la France le pectacle rare d'un empereur qui voyageait our s'instruire; mais trop de français ne vi-ent en lui que les dehors grossiers que sa mau-aise éducation lui avait laissés; et le légis-ateur, le créateur d'une nation nouvelle, e grand-homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, l le trouva bientôt dans le cardinal *Albéroni*, levenu tout puissant en Espagne. *Albéroni* ne ouhaitait rien tant que le rétablissement du rétendant, et comme ministre de l'Espagne ue l'Angleterre avait si maltraitée, et comme nnemi personnel du duc d'Orléans, lié avec Angleterre contre l'Espagne, et enfin com-ne prêtre d'une Eglise pour laquelle le père u prétendant avait si mal-à-propos perdu couronne.

Le duc d'*Ormond*, aussi aimé en Angleterre ue le duc de *Marlborough* y était admiré, avait uitté son pays à l'avénement du roi *George*; t s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni e pleins-pouvoirs du roi d'Espagne et du pré-endant, trouver le czar sur son passage à Mittau n Courlande, accompagné d'*Irnegan* autre an-lais, homme habile et entreprenant. Il deman-a la princesse *Anne Petrowna*, fille du czar, en

mariage pour le fils de *Jacques II*, (*y*) eſpérant que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de *Gortz* avait, dans ſes projets, deſtiné depuis long-temps cette princeſſe au duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſut cette propoſition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux et s'appliqua à la traverſer. Il ſortit de priſon au mois d'août, auſſi-bien que le comte de *Gyllembourg*, ſans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuſe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de ſon miniſtre.

En même temps on élargit à Stockholm le réſident anglais et toute ſa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de ſévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du czar, et ſes inſinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'aſſura qu'en moins de trois mois il leverait, avec un ſeul plénipotentiaire de Moſcovie, tous les obſtacles qui retardaient la concluſion de la paix

(*y*) Le cardinal *Albéroni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remercîment à l'auteur. Au reſte M. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I*, mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme ſi *George I* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette reine.

rec la Suède : il prit entre ses mains une carte ;ographique que le czar avait dessinée lui-même ; : tirant une ligne depuis Vibourg jusqu'à la ıer Glaciale, en passant par le lac Ladoga, il : fit fort de porter son maître à céder ce qui était l'orient de cette ligne, aussi bien que la Carélie, Ingrie et la Livonie : ensuite il jeta des propositi-ons de mariage entre la fille de sa majesté czarien-e et le duc de Holstein, le flattant que ce duc lui ourrait céder ses Etats moyennant un équivalent ue par-là il serait membre de l'Empire, lui mon-'ant de loin la couronne impériale, soit pour uelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. flattait ainsi les vues ambitieuses du monarque ıoscovite, ôtait au prétendant la princesse czarien-e, en même temps qu'il lui ouvrait le chemin de Angleterre ; et il remplissait toutes ses vues à . fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les confé-ences que son ministre d'Etat *Osterman* devait voir avec le baron de *Gortz*. On pria le duc *Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner e trop violens ombrages à l'Angleterre, avec la-uelle le czar ne voulait rompre que sur le point de invasion : on retint seulement à Pétersbourg *rnegan* le confident du duc d'*Ormond*, qui fut ıargé des intrigues, et qui logea dans la ville vec tant de précaution qu'il ne sortait que de nuit, : ne voyait jamais les ministres du czar que déguisé ıntôt en paysan, tantôt en tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit aloir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir envoyé le plus grand partisan du prétendant ; et



le baron de *Gortz* plein d'efpérance retourna en Suède.

Il retrouva fon maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent: le crédit était épuifé en dedans et en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques fubfides dans les dernières années de *Louis XIV*, n'en donnait plus fous la régence du duc d'Orléans, qui fe conduifait par des vues toutes contraires. L'Efpagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gortz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà effayé avant d'aller en France et en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de forte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinfèque eft un demi-fou, paffait pour quarante fous avec la marque du prince; à peu près comme dans une ville affiégée les gouverneurs ont fouvent payé les foldats et les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des efpèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la néceffité, et auxquelles la bonne foi feule peut donner un crédit durable, font comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aifément les fonds qui font dans un Etat.

Ces reffources font d'un excellent ufage dans un pays libre: elles ont quelquefois fauvé une république; mais elles ruinent prefque fûrement une monarchie, car les peuples manquant bientôt de confiance, le miniftre eft réduit à manquer de bonne foi: les monnaies idéales fe

multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, et la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gortz*, ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises et toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse monnaie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gortz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'osaient presque le haïr, et fesaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre qui, comme étranger, et comme gouvernant les finances, était doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de DIEU, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Gortz*.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle

était alors impuissante. La sœur du roi et le prince son mari le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, et capable de lui mettre un jour la couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII*; mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentimens s'affermissaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, et s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le czar; il lui recommanda sur-tout de presser les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gortz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer avec le ministre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gortz* après sa mort.

Le czar retenant pour lui toute la Livonie, et une partie de l'Ingrie et de la Carélie, rendait à la Suède tout le reste; il s'unissait avec *Charles XII* dans le dessein de rétablir le roi *Stanislas* sur le trône de Pologne, et s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingts mille moscovites, pour détrôner ce même roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre.

Il

Il fournissait au roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille suédois en Angleterre et trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* et de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses Etats de Hanover, et sur-tout dans Brème et Verden ; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, et forcé le roi de Prusse à accepter un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité, il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La noblesse polonaise était confédérée contre lui ; et depuis son établissement, il lui fallait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick et quatre-vingts mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousies et en alarmes. *Flemming* le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du czar et ceux du roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en

Siléfie. Un de ces français entreprenans et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partifans français comme lui au fervice du roi de Pologne. Il communiqua au miniftre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers français déterminés, enlever *Stanislas* dans fon palais, et l'amener prifonnier à Drefde. Le projet fut approuvé. Ces entreprifes étaient alors affez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, plufieurs français réfugiés en Hollande, avaient ofé pénétrer jufqu'à Verfailles, dans le deffein d'enlever le dauphin, et s'étaient faifis de la perfonne du premier écuyer, prefque fous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier difpofa donc fes hommes et fes relais pour furprendre et pour enlever *Stanislas*. L'entreprife fut découverte la veille de l'exécution. Plufieurs fe fauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prifonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au lieu de les punir, fe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté; il leur donna même de l'argent pour fe conduire, et montra par cette bonté généreufe qu'en effet *Augufte* fon rival avait raifon de le craindre. (2)

(1) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de refpect aux têtes couronnées, comme fi ce récit véritable conte-

Cependant *Charles* partit une seconde fois pour la conquête de la Norvége au mois d'octobre 1718. Il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins vigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Frederichshall, place forte et importante qu'on regardait comme la clef du royaume. *Charles* en forma le siége au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc: mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en

nait une injure, et comme si on devait aux rois qui sont morts autre chose que la vérité. Pense-t-il que l'histoire doive ressembler aux sermons prêchés devant les rois, dans lesquels on leur fait des complimens?

Norvége au cœur de l'hiver fur de la paille, ou fur une planche, enveloppé feulement d'un manteau, fans que fa fanté en fût altérée. Plufieurs de fes foldats tombaient morts de froid dans leurs poftes; et les autres prefque gelés, voyant leur roi qui fouffrait comme eux, n'ofaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu plufieurs mois fans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute fa vie à fupporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut foutenir, voulut effayer encore combien de temps il pourrait fupporter la faim fans en être abattu. Il paffa cinq jours entiers fans manger ni boire; le fixième au matin il courut deux lieues à cheval, et defcendit chez le prince de Heffe fon beau-frère, où il mangea beaucoup, fans que ni une abftinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la fuite d'un fi long jeûne l'incommodât. (*aa*)

Avec ce corps de fer gouverné par une ame fi hardie et fi inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voifin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre 1718, jour de St *André*, il alla fur les neuf heures du foir vifiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallèle affez avancée à fon

(*aa*) *Norberg* prétend que ce fut pour fe guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII* effuya cette étrange abftinence. Le confeffeur *Norberg* eft affurément un mauvais médecin.

gré, il parut très-mécontent. M. *Megret* ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours : " Nous verrons, dit le roi, " et continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau fesait un angle avec la parallèle ; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII* ; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux français ; l'un était M. *Siquier*, son aide-de-camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse ; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche ; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le comte *Posse* capitaine aux gardes, et un aide-de-camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* et *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur la parapet en poussant un grand soupir ; ils s'approchèrent ; il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait

atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon: *Voilà la pièce finie, allons souper. Siquier* court sur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris: *Siquier* mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans et demi *Charles XII* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli

par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède: son courage poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté: et dans les dernières années le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne; homme unique plutôt que grand-homme, admirable plutôt qu'à

imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuſe et noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur; un nez bien formé; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé, dans l'inflexibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la ſociété. Il n'avait lu, juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* et l'hiſtoire d'*Alexandre*; mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre et ſur ſes campagnes depuis 1700 juſqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, et lui dit que ce manuſcrit avait été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce prince pour un bon mathématicien; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dixaine, et il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois

un

un cube et un quarré, et qu'étant divisé par deux, il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile. (1)

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, et que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que *Charles* ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire, sur ce point comme sur le reste, la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que *Charles XII* fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsick le fameux philosophe M. *Leibnitz*, qui pensait et parlait librement, et qui avait déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII* puisa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéranisme dans la conversation de ce philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familièrement sept années de suite, m'a dit que dans son loisir chez les Turcs, ayant vu plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. *La Motraye* même dans ses voyages confirme cette idée. Le comte de *Croissy* pense de même, et m'a dit plusieurs fois que ce prince ne

(1) Elle prouve aussi qu'il avait approfondi, jusqu'à un certain point la théorie des nombres, puisqu'il connaissait la nature et les propriétés des échelles arithmétiques.

conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage et qui justifiait ses témérités. Le czar avait les mêmes sentimens que lui sur la religion et sur la destinée; mais il en parlait plus souvent: car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, et avait par-dessus *Charles* l'étude de la philosophie et le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins et crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué la roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps désespéré de cette calomnie: un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: *J'aurais pu tuer le roi de Suède; mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Je sais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accusation, qu'une partie de la Suède croit encore; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède; que même il avait dans son accès ouvert la fenêtre et demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorsque dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque temps avant sa mort, et je puis assurer que loin d'avoir tué *Charles XII*, il se serait fait tuer pour lui

mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour ſervir quelque puiſſance qui l'en aurait ſans doute bien récompenſé; il eſt mort très-pauvre en France, et même il a eu beſoin du ſecours de ſes amis. Si ces raiſons ne ſuffiſent pas, que l'on conſidère que la balle qui frappa *Charles XII* ne pouvait entrer dans un piſtolet, et que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit. (2)

Après la mort du roi, on leva le ſiége de Frederichshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le baron de *Gortz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princeſſe, ſœur de *Charles XII*, et l'obligèrent ſolennellement de rènoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit, par des ſermens réitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle ſacrifia depuis la jalouſie de la

(2) Beaucoup de gens prétendent encòre que *Charles XII* fut la victime de la haine qu'il avait inſpirée à ſes ſujets. Cette opinion n'eſt pas même déſtituée de vraiſemblancé. M. de *Voltaire* ne l'ignorait pas; mais, comme il ne pouvait vérifier les petites circonſtances ſur leſquelles cette opinion s'appuie, il a préféré la paſſer ſous ſilence.

On garde à Stockholm le chapeau de *Charles XII*; et la petiteſſe du trou dont il eſt percé eſt une des raiſons de ceux qui veulent croire qu'il périt par un aſſaſſinat.



royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari; et elle engagea les états à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gortz*, arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville: exemple de vengeance peut-être encore plus que de justice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

Fin du huitième et dernier livre.

TABLE

DES LIVRES ET SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

Fin de la Table des Livres et Sommaires.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans l'histoire de Charles XII, roi de Suède.

A.

D.

E.

F.



I.

K.

L.

M.

N.

O.



P.

S.

Fin de la Table des matières.

